BtB Bureau de la traduction Translation Bureau

VOLUME 8/3 • AUTOMNE/FALL 2011

L'Actualité langagière / Language Update

www.btb.gc.ca/actualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Peut-on manger dans la main de quelqu'un avec une cuiller d'argent dans la bouche?

The ups and downs of capitalization

La terminologie de la nouvelle grammaire

Twitter fait gazouiller!

John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (II) / John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (II)

El pan nuestro de cada día

Lié/relié et la cohérence dans les énumérations

A trilingual parliamentary glossary / Un lexique parlementaire trilingue

À la bonne franquette

Pièges à éviter à la radio… et à la télé

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Public Works and Government Services Canada

Canada

Sommaire
Summary

Le mot de la PDG : Tisser des liens / A Word from the CEO: Building bridges
***Donna Achimov*, page 4**

La Journée mondiale de la traduction est l'occasion de rappeler le grand rôle de communicateurs que jouent les langagiers. / International Translation Day is an opportunity to reflect on the important role that language professionals play in communications.

The Word Geek: Publishing in the digital era and expressions in the news
***Barbara McClintock*, page 5**

Technological innovation is changing everything, even the way we write words. What's more, sentences can now start with a lowercase letter. / Les nouveautés technologiques changent jusqu'à la façon d'écrire les mots. Et voilà en plus que des phrases peuvent maintenant commencer par une minuscule.

Mots de tête : Peut-on manger dans la main de quelqu'un avec une cuiller d'argent dans la bouche?
***Frèdelin Leroux fils*, page 6**

Oui, on le peut (à condition de ne pas la mordre), et on le fait depuis longtemps, autant en anglais qu'en français, cuiller d'argent ou non dans la bouche. / Yes, we can *manger dans la main de quelqu'un* (provided we don't bite). We've been doing so for a long time, in both English and French, with or without a silver spoon in our mouths.

English Pointers: The ups and downs of capitalization
***Frances Peck*, page 8**

In the past, the use of capital letters was subject to the writer's whim. Nowadays, however, it is strictly regimented. At least, in theory: if you look closer, it's a different story. / Jadis livré à la fantaisie, l'emploi des majuscules obéit de nos jours à la rigueur. Du moins, en principe. Sous la surface, c'est une autre histoire.

La terminologie de la nouvelle grammaire
***Marise Guay*, page 10**

En nouvelle grammaire, la syntaxe a détrôné la sémantique. Les mots qui se comportent de la même façon dans une phrase appartiennent désormais à la même catégorie. / Syntax trumps semantics in the new French grammar. Now, words that behave the same way in a sentence belong to the same category.

Twitter fait gazouiller!
***Marjorie Beauchamp*, page 13**

Tweeter, c'est bien. Gazouiller, c'est encore mieux. Petit précis de terminologie à l'intention des abonnés de Twitter. / *Tweeter* is fine, but *gazouiller* is even better. A brief summary of terminology for Twitter enthusiasts.

À travers le prisme de l'histoire : John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (II) / Through the Lens of History: John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (II)
***Jean Delisle*, page 14**

La suite des aventures de cet interprète qui, revenu chez les siens, les Blancs, à Sault-Sainte-Marie, sera victime d'une guéguerre entre sectes protestantes, avant de connaître une fin de vie tragique. / The ongoing saga of this interpreter who, once back among his own people—the whites—at Sault Ste. Marie, became the victim of a dispute between Protestant sects and experienced tragedy in his later years.

El Rincón Español: El pan nuestro de cada día
***Irma Nunan*, página 20**

En el proceso de elaboración del pan, alimento básico rico en hidratos de carbono, fibra y vitaminas, el tipo y la calidad de la harina empleada influirán sobre el valor nutritivo, sabor, textura, forma, color y contenido de fibra del producto final.

Français pratique : *Lié/relié* et la cohérence dans les énumérations
***Jacques Desrosiers*, page 22**

Notre chroniqueur explique pourquoi les frais qu'entraine une activité sont *liés* et non simplement *reliés* à celle-ci, et il rappelle les principes de logique à respecter dans les listes à puces. / Our columnist explains why *lié*, not *relié*, is the correct word to use when referring to costs associated with an activity and reminds us of the principles of logic that must be followed in bulleted lists.

A trilingual parliamentary glossary / Un lexique parlementaire trilingue
***Doris Tautu*, page 24**

The author presents an English-French-Inuktitut parliamentary glossary, which is part of the movement to revitalize the Inuit language in Nunavut. / Présentation d'un lexique parlementaire anglais-français-inuktitut, qui s'inscrit dans le mouvement de revitalisation de la langue inuite au Nunavut.

Traduire le monde : Les gentilés et toponymes composés
***André Racicot*, page 26**

Pas faciles à démêler les gentilés composés. Quelle différence entre un Italo-Canadien et un Canado-Italien? Entre un Serbo-Bosniaque et un Bosno-Serbe? / It isn't easy figuring out compound demonyms. What is the difference between an *Italo-Canadien* and a *Canado-Italien*? Or between a *Serbo-Bosniaque* and a *Bosno-Serbe*?

La petite histoire d'une expression : *À la bonne franquette*
***Fanny Vittecoq*, page 27**

Si l'on vous invite à dîner à la bonne franquette, le repas sera simple, sans cérémonie et un peu improvisé. / If you are invited to *dîner à la bonne franquette*, the meal will be simple, unpretentious and somewhat improvised.

Carnet techno : Pour des conversations par Internet réussies / Tech Files: How to improve your Internet conversations
***André Guyon*, page 28**

Aux langagiers d'exploiter les logiciels qui permettent de téléphoner à partir d'un ordinateur et les sites de collaboration où l'on peut tenir des réunions virtuelles. / Language professionals need to take advantage of software for making telephone calls from computers and collaboration sites for holding virtual meetings.

Pièges à éviter à la radio… et à la télé
***Louise Carrier*, page 30**

Il est facile de trébucher sur la prononciation ou l'emploi de mots courants. L'auteure a recueilli un bon florilège d'erreurs souvent entendues à la radio et à la télévision. / It's easy to stumble over the pronunciation or usage of common words. The author has collected a substantial anthology of mistakes often heard on radio and television.

À vous la parole : Racisme métalinguistique?
***Hugo Lafrance*, page 32**

Un lecteur réagit vivement à l'article de Georges Farid sur les injures racistes, publié dans notre numéro du printemps 2011. / A reader reacts strongly to Georges Farid's article on racist insults, published in our spring 2011 issue.

Le billet du rédacteur en chef
From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dube

Translation: Stephanie McCarthy

Apologie d'Internet

Je m'en confesse : je serais incapable de travailler sans Internet. N'ayant pas connu l'ère du papier-crayon au boulot, je ne peux imaginer mes journées sans ordinateur, privé des mille et une richesses que m'offre en un instant la Toile. Au travail sans Internet? Je préfère ne pas y penser.

À mon plus grand plaisir, le Web ne cesse de s'enrichir. J'ai accès en quelques clics à une infinité de ressources linguistiques, gratuites ou payantes. Je consulte en ligne la plupart des grands ouvrages de langue : Robert, Larousse, Grevisse et Merriam-Webster. Il est révolu le temps où je pestais contre *Le bon usage* à la recherche d'une règle de grammaire. Chercher dans le Grevisse n'aura jamais été aussi facile grâce à ma chère amie, la fonction « Ctrl+F ». Je l'avoue : je ne pourrais assurément plus me passer de mes ouvrages électroniques. L'autre jour, je me suis retrouvé complètement désemparé; une panne de courant m'a pris au dépourvu. Dépendant, vous dites?

Il y a bien plus que les classiques sur le Web. Des ressources utiles – et parfois insoupçonnées – foisonnent : banques de données terminologiques, corpus électroniques, blogues et autres outils linguistiques de toutes sortes.

Vous connaissez *TERMIUM Plus*® et ses outils d'aide à la rédaction, le *Grand dictionnaire terminologique* et la Banque de dépannage linguistique de l'Office québécois de la langue française. Mais qu'en est-il des blogues langagiers? Ça vous dit quelque chose? Au temps du Web 2.0, ce genre de sites se propage. Certains blogues occupent une place de choix dans mes marque-pages : *La langue française et ses caprices*, de Maurice Rouleau, *Choux de Siam*, de Line Gingras, *After Deadline*, de Philip B. Corbett, et *L'oreille tendue*, de Benoît Melançon. Je les consulte régulièrement. Il y en a des tas d'autres, j'en suis convaincu. Je vous laisse les découvrir.

Internet, c'est aussi Twitter, une plateforme de microblogage, dont certains comptes proposent des conseils linguistiques précieux. Sur Twitter, pour un gazouillis utile, vous en trouverez dix futiles. À vous de juger!

Je vous invite à *googler* et à pénétrer dans la caverne d'Ali Baba qu'est Internet. Fouillez, vous découvrirez. Mais n'oubliez pas le plus important : naviguez avec discernement. ■

My Internet addiction

I admit it: I would be unable to work without the Internet. Having never known the pen-and-paper office, I can't imagine working without a computer, deprived of the myriad treasures instantly available on the World Wide Web. A workplace without the Internet? I prefer not to think about it.

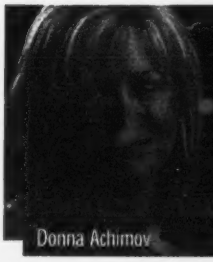
To my great pleasure, the Web is constantly improving. With just a few clicks, I can access an infinite number of language resources, some of which are free. I consult most of the definitive language references online, including the *Robert*, *Larousse*, *Grevisse* and *Merriam-Webster*. Long gone are the days when I used to curse the *Bon usage* when looking up a rule of grammar. Searching in the *Grevisse* has never been easier, thanks to my dear friend the "Ctrl+F" function. I can unequivocally state that I could no longer do without my electronic references. The other day, an unexpected power failure had me at a complete loss. Yes, you could say that I'm addicted!

The Web contains much more than classic references. Useful—and sometimes unheard-of—resources abound: terminology databases, electronic corpora, blogs and all kinds of other language tools.

You are no doubt familiar with the *Grand dictionnaire terminologique*, the *Banque de dépannage linguistique* of the Office québécois de la langue française and *TERMIUM Plus*® and its writing tools. But what about language blogs? Have you considered them? They are becoming increasingly widespread in today's Web 2.0 world. Some blogs, which I consult regularly, hold a place of honour in my bookmarks. My favourites are *La langue française et ses caprices*, by Maurice Rouleau, *Choux de Siam*, by Line Gingras, *After Deadline*, by Philip B. Corbett, and *L'oreille tendue*, by Benoît Melançon. There are countless others, I am sure, but I leave it to you to discover them!

The microblogging platform Twitter is also found on the Internet, and some people use Twitter to send out valuable language tweets. Other tweets, however, are not as helpful. But that's for you to decide!

I encourage you to google and explore the treasure troves that the Internet offers. Seek and ye shall find. But don't forget the most important tip of all: proceed with caution. ■



Donna Achimov

Le mot de la PDG
A Word from the CEO

Tisser des liens

Nous venons de célébrer, le 30 septembre, la Journée mondiale de la traduction, ma première à titre de présidente-directrice générale du Bureau de la traduction. Je suis très heureuse d'avoir pris part à l'événement, qui chaque année met l'accent sur le rôle important, mais souvent effacé, que jouent les langagiers.

Comme tous les emplois que j'ai occupés étaient liés de près ou de loin au domaine des communications, j'ai un vif intérêt pour la façon dont les gens communiquent entre eux. J'ai trouvé le thème choisi pour la Journée – *Un pont entre les cultures* – très inspirant, car je sais que pour bien communiquer, il faut trouver des moyens d'établir des liens afin de faire circuler l'information et les idées. Des moyens, il en existe plusieurs. Les mots, par exemple, exprimés de vive voix ou couchés sur papier. C'est là que vous, les langagiers, intervenez. Vous créez un lien entre les cultures et les langues et permettez aux gens d'interagir et de se comprendre.

« Les hommes construisent trop de murs et pas assez de ponts », a écrit Isaac Newton. À son époque, le mathématicien et physicien anglais ne pensait sûrement pas aux communications comme on les connaît aujourd'hui dans le monde des affaires, du gouvernement et de la culture, ou comme elles s'appliquent à votre domaine de travail. Je crois toutefois que ce mot de Newton est encore d'actualité. Je suis fière de travailler dans un secteur qui construit des ponts et non des murs, un secteur qui aide les gens de langues et de cultures différentes à se comprendre.

J'espère que ce numéro de *L'Actualité langagière* vous plaira. Bonne lecture! ■

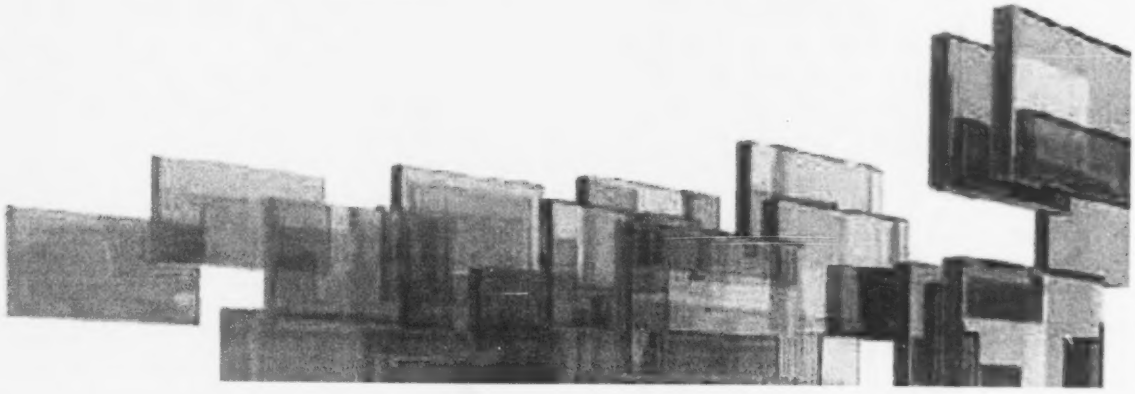
Building bridges

On September 30, we marked International Translation Day 2011—my first as Chief Executive Officer of the Translation Bureau. It was a pleasure for me to participate in celebrations that cast a spotlight on the important role that language professionals play, often behind the scenes.

As someone who has been involved in communications in one way or another throughout my career, I have a deep appreciation for how people communicate. So I found the International Translation Day theme *Bridging cultures* very inspiring, because I know that any form of communication depends on finding ways to connect people so that information and ideas can flow. This can happen in different ways, including through words, whether spoken or in print, and that is where the language professional comes in. You make it possible to bridge cultures and languages and for people to interact with one another by creating a common means of understanding.

When English mathematician and physicist Isaac Newton said, "We build too many walls and not enough bridges," he may not have been thinking of communication as we know it in today's worlds of business, government and culture, or of the work you do as language professionals, but I think his words still hold true. I'm proud to be part of an industry that builds bridges, not walls, and that brings together people who speak different languages and belong to different cultures.

I hope you enjoy reading this issue of *Language Update*! ■



The Word Geek

Barbara McClintock

Publishing in the digital era and expressions in the news

E-reader revolution

Electronic books and e-book readers or e-readers, such as Kindles and Nooks, are spearheading rapid changes in the publishing industry. On July 22, the president of Borders referred to the "e-reader revolution" when he announced the bookstore chain's demise. Paper is out and digital is in. *The Chicago Manual of Style* (CMS) has been the main reference for the US book publishing industry since 1906. To stay current, the CMS has had to change with the times. In 2010, the 16th edition was published simultaneously in print and online for the first time.[1] In a departure from previous years, the 16th edition prefers US over U.S. and recommends a single approach to ellipses—a three- or four-dot method. The CMS features tips for citing blogs, podcasts and other electronic sources.

eBay, iPad, iPod and other wired words

There is no academy of the English language. Since usage rules, some grey areas are disputed. One of the most perplexing of these areas for writers is how to spell compound words. CMS section 7.85 contains an easy hyphenation guide for compounds and words formed with prefixes. Compounds usually start out as two words, then they take a hyphen and, over time, they become one word. The rate at which this happens depends mainly on usage according to Jan Freeman of *The Boston Globe*. She writes that the Associated Press has decided to dispense with the hyphen in *email* and to write *cellphone* and *smartphone* closed instead of open.[2] Both *e-mail* the noun and the verb (*courrieller*[3]) are still hyphenated in the CMS.

The popularity of so-called wired words is pushing grammars and dictionaries to change more quickly than usual according to Freeman. Making a radical grammar change, the 16th edition allows a sentence to start with a lowercase letter for company and brand names with a lowercase initial letter and a midcap such as *iPod*.[4] If you have not looked at the CMS for a few years, the 16th edition has introduced a number of changes to reflect publishing in the digital era.

Green vehicles, plug-in vehicles and V2G

The 2011–12 Quebec budget replaces the tax credit for *green* (i.e. *energy-efficient*) *vehicles* (*véhicules écoénergétiques*) in order to accelerate the arrival of electric vehicles (E.V.s). Individuals who buy a plug-in or hybrid electric vehicle may receive a rebate of up to $8,000. *Plug-in vehicles* (*véhicules rechargeables*) are exclusively electric, whereas more practical *hybrid vehicles* (*véhicules hybrides*) have both a gas tank for long trips and a rechargeable battery for daily commuting. Quebec also provides a rebate for *home charging stations* (*bornes de recharge à domicile*).[5]

In related news, the University of Delaware has an advanced V2G program. Electric power generated by vehicles and allowed to flow to power lines is referred to as *vehicle-to-grid power*, or *V2G*.[6]

Rare-earth elements, rare-earth metals or blood minerals

Rare-earth element (*métal des terres rares*), a term describing any of the group of chemical elements with an atomic number from 58 to 71, is a misnomer. Rare-earth elements are "neither rare nor earths."[7] The elements are also called *blood* or *conflict minerals*, which is an analogy with diamonds, because of the violence associated with African mines. These metals are essential for alloys and magnets for diverse applications, including wind turbines, hybrid cars, computer batteries, medical imaging and smartphones.[8]

Stalking horse

A colourful term in the news recently is *stalking horse*. Originally a hunting term, *stalking horse* has taken on various metaphorical meanings related to deception. I have seen it translated a number of ways, including *stratagème*, *prétexte*, *moyen indirect* and *paravent*. Before a bankruptcy auction, a *stalking horse offer* is an agreement that allows other bidders to bid against the first bidder, whose bid is the floor price. An option is often provided to allow the first bidder to top rival bids.[9] ■

Sources

1 http://www.chicagomanualofstyle.org/.

2 "Lose the hyphen," http://mobile.boston.com/art/56/bostonglobe/ideas/articles/2011/03/27/lose_the_hyphen/?single=1&p=2.

3 http://www.granddictionnaire.com.

4 *The Chicago Manual of Style*, s. 8.153, http://www.chicagomanualofstyle.org/about16_rules.html.

5 http://www.budget.finances.gouv.qc.ca/Budget/2011-2012/en/documents/BudgetGlance.pdf.

6 http://www.udel.edu/V2G/.

7 *TERMIUM Plus®*.

8 http://www.smartplanet.com/business/blog/smart-takes/in-bid-to-challenge-china-us-revives-rare-earth-element-production/13215/.

9 http://lexicon.ft.com/Term?term=stalking-horse.

Frédelin Leroux fils

Mots de tête

Peut-on manger dans la main de quelqu'un avec une cuiller d'argent dans la bouche?

Comme vous avez une meilleure mémoire que moi, vous vous souvenez sûrement de mon billet sur *mordre la main qui nourrit*. Il y a déjà une vingtaine d'années* de cela. Je terminais en déplorant que les dictionnaires bilingues continuent d'ignorer l'expression, malgré son ancienneté (Octave Mirbeau, 1883) et la caution du *Grand Robert* et du *Logos*[1]. La situation n'a pas beaucoup changé depuis, mais deux bilingues rachètent un peu l'honneur de leurs confrères, le *Hachette-Oxford* (1994) et le *Larousse bilingue* (1993). Curieusement, l'expression se trouve dans la partie français-anglais seulement. De son côté, le dictionnaire de l'Académie (9e édition, 1994) semble être le seul à lui donner le sens de « faire preuve d'ingratitude ».

Cela fait donc cinq dictionnaires qui la reconnaissent. Ce qui n'empêche pas les auteurs de trois ouvrages récents d'y voir un anglicisme – Lionel Meney[2], Michel Parmentier[3] et Jean Forest[4]. Vous aurez compris qu'il n'est pas bien vu – chez nous, en tout cas – de ressembler de trop près à l'anglais.

C'est un peu le sort de deux autres expressions, qui ont d'ailleurs un air de parenté avec celle-ci. Et qui, comme elle, pourraient être des jumelles de l'anglais. Dans le cas de la première, *manger dans la main de quelqu'un*, on pense tout de suite à *to eat out of someone's hand*. On peut présumer que Michel Parmentier et Jean Forest ont eu le même réflexe, puisqu'ils la rangent parmi les tournures calquées sur l'anglais.

Elle existe pourtant depuis presque deux siècles. Mais pas dans le sens où nous l'employons aujourd'hui. Pour l'Académie, par exemple, dans la 8e édition de son dictionnaire, *manger dans la main de quelqu'un* signifie « avoir des manières trop familières ». Dès l'édition suivante, par contre, ce sens est « vieilli », et s'y ajoute celui de servilité : « témoigner une complète soumission [à quelqu'un] ». Le *Trésor de la langue française* lui donne les deux sens sans préciser que le premier est vieilli. À voir l'âge de ses exemples, il aurait pu leur accoler tous deux l'étiquette de « vieux » : le premier date de 1823 (familiarité) et l'autre de 1846 (servilité).

Chez nous, elle est nettement plus récente. Le plus vieil exemple que j'ai trouvé aurait peut-être 70 ans. C'est le fameux mot qu'on attribue au premier ministre du Québec : « M. Duplessis s'écria : *Les évêques! Ils mangent dans ma main*[5]. » Si on ignorait que les Français connaissent cette expression, on croirait volontiers qu'elle est d'origine québécoise. À supposer que le mot est historique, il daterait grosso modo des années 1940.

Quant aux dictionnaires que vous ouvrez tous les jours, je crois bien que seul le *Petit Robert* de 2011 parle de « servilité ». Et il n'est plus question de « manières familières ». Du côté des bilingues, il faudra attendre le *Harrap's* de 2007 pour trouver la traduction « manger dans la main ». Pourtant, vingt ans plus tôt, on la trouvait déjà dans le *Harrap's Slang* (1984). Les éditeurs auront mis tout ce temps pour décider qu'elle était entrée dans le bon usage? Les autres ouvrages traduisent *to eat out of someone's hand* par « faire les quatre volontés de quelqu'un », « j'en ferai bien ce que je voudrai », ou autres variantes.

La deuxième expression, *être né avec une cuiller d'argent dans la bouche*, a elle aussi le bonheur de ressembler comme une sœur à son homologue anglaise. La première fois que je l'ai lue, j'ai évidemment sursauté. Surtout que c'était sous la plume d'un grand journaliste : « Vous êtes né, Monsieur, avec une cuiller d'argent dans la bouche[6]. » Comme d'habitude, je me précipitai sur mes dictionnaires. Aucun ne la donnait et les bilingues traduisaient *to be born with a silver spoon in one's mouth* par « être né coiffé ». Depuis, les choses ont heureusement changé. À peine plus de 30 ans après son apparition, au moins quatre ouvrages l'admettent : le dictionnaire de l'Académie, le *Nouveau Littré* (2007), le *Petit Robert* et le *Robert-Collins* (dans les deux parties).

Contrairement aux deux autres, il ne se trouve personne, chez nous, pour condamner cette expression. Étonnant, vous ne trouvez pas? En quoi serait-elle moins suspecte que *mordre la main qui nourrit*, par exemple? Qui a dû attendre presque un siècle que le *Logos* et le *Grand Robert* la reconnaissent… Ou *manger dans la main*? Dont l'attente a été encore plus longue : plus de 150 ans avant que les dictionnaires lui donnent le sens de servilité… Les

* Voir *L'Actualité terminologique* de juillet 1989 (vol. 22, n° 4), consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra.

défenseurs de la langue seraient moins réticents à accepter une expression nouvelle qu'à donner un autre sens à une expression existante? C'est l'impression qu'ils nous donnent.

Mais de l'autre côté de l'Atlantique, la situation est différente. Dès 1990, Claude Duneton[7] signale que c'est « une traduction littérale de l'anglais ». Vingt ans plus tard, Alain Rey, dans la nouvelle édition du *Dictionnaire historique de la langue française* (2010), le confirme. Et enfin, deux ans plus tôt, Charles Bernet et Pierre Rézeau[8] parlaient d'un calque « dont les médias sont particulièrement friands ». Mais le plus intéressant, c'est l'exemple qu'ils donnent. Il date de 1922[9], soit 50 ans avant celui de Viansson-Ponté! C'est dire que l'expression sera bientôt centenaire.

Par ailleurs, je vous signale que la cuiller peut aussi être « d'or », comme l'indique l'Académie, ou « dorée » (*Libération*). Rey, quant à lui, parle d'*une (petite) cuiller d'argent*. Si la plupart des ouvrages traduisent par « être né coiffé », le *Hachette-Oxford* (1994) donne « naître dans la soie ». C'est le seul, semble-t-il, mais on en trouve plusieurs milliers d'exemples sur Internet. Il est bon que vous le sachiez au cas où le calque vous mettrait mal à l'aise…

Nous l'avons vu, pour chacune de ces expressions, la ressemblance avec l'anglais est telle qu'on pense naturellement au calque. Ce n'est pourtant pas le cas de *manger dans la main*, qui est vraisemblablement plus vieille que son pendant anglais (qui daterait du début du 20e siècle*). Quant à *mordre la main qui nourrit*, cinq dictionnaires l'admettent sans y voir l'ombre d'un calque, bien que l'anglais lui soit antérieur de quelque 170 ans. Mais pour ce qui est de la dernière (« cuiller d'argent »), la locution anglaise remonte au 18e siècle, soit deux cents ans avant l'exemple de Rachilde ci-dessus, de sorte que je serais tenté de me ranger à l'avis de Duneton, Rey et Bernet-Rézeau.

Ce qui n'empêche pas de se demander si elle répond à un besoin. Comme le faisait André Gide à propos d'un anglicisme célèbre, « réaliser » : « Il me paraît […] vain de chercher à déposséder *réaliser* de la signification du *realize* anglais : nous en avons besoin[10]. » Et pourtant, ce ne sont pas les équivalents qui manquaient : *se rendre compte, comprendre, savoir, prendre conscience*, etc.

Aurions-nous moins besoin aujourd'hui de notre « cuiller » que Gide de « réaliser » à l'époque? Alors que la tournure *né coiffé* est vieillie (*Petit Larousse*), *naître dans la soie* est à peu près inconnue des dictionnaires. On peut bien sûr se rabattre sur une explication : *être né dans une famille aisée, une famille riche, appartenir à une famille opulente, une famille cossue*, et ainsi de suite, mais on perd la force et la couleur de l'image. Reste qu'il y a quelque chose qui me chicote. Je trouve l'expression terriblement longue… Et pourtant, la formule anglaise n'est pas plus courte. ■

Notes

1 Jean Girodet, *Logos : Grand dictionnaire de la langue française*, Bordas, 1976.
2 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 2003.
3 *Dictionnaire des expressions et tournures calquées sur l'anglais*, Presses de l'Université Laval, 2007.
4 *Grand glossaire des anglicismes du Québec*, Triptyque, 2008.
5 Michel Bernard, *Le Québec change de visage*, Plon, 1964.
6 Pierre Viansson-Ponté, *Lettre ouverte aux hommes politiques*, Albin Michel, 1976.
7 *Le bouquet des expressions imagées*, Seuil, 1990.
8 *On va le dire comme ça*, Livre de poche, 2010 (Balland, 2008).
9 Rachilde, *L'Hôtel du grand veneur*.
10 *Incidences*, Gallimard, 1924.

Glanure

L'indice de **cyclabilité** *est un outil qui permettra d'évaluer les quartiers d'une ville sur la base de la facilité à y circuler à vélo.*

Le Devoir, 28 juin 2011

* *The American Heritage Dictionary of Idioms* en ligne.

English Pointers

Frances Peck

The ups and downs of capitalization

This spring I read a one-page promo listing the events that would kick off this year's conference of the Editors' Association of Canada (EAC). Describing the "red carpet" reception, the promo said: "The dress code is charmingly unclear: Dress up; Dress down; Dress as your favourite literary character or Public Personage of Note."

Lest you worry that no one is proofreading EAC publications these days (as if), I should hasten to explain that the one-pager, titled "The West Coast Editor Bugle," was written and printed in the style of a 1901 broadsheet. The whimsical capitalization harked back to a time when capital letters were used more subjectively than systematically, to draw attention to words by elevating them, literally, above the rest of the content.

This "capital letters as spotlights" approach has a long history in English. In the 17th century Robert Burton, scornful of his "scribbling age," when people would write anything to become famous (the precursor to our own "scrambling age," when people will *do* anything to become famous), vented his scorn in capitals: "They will rush into all learning, divine, human authors, rake over all Indexes and Pamphlets for notes,…write great Tomes…." (*The Anatomy of Melancholy*).

Similarly, 18th-century novelist Laurence Sterne dedicated *The Life and Opinions of Tristram Shandy* to William Pitt, stating: "Never poor Wight [creature] of a Dedicator had less hopes from his Dedication…being firmly persuaded that every time a man smiles,—but much more so, when he laughs, that it adds something to this Fragment of Life."

Whether it's an improvement or an impoverishment, today's approach to capitalization favours rigour over whimsy. On the surface, the rules are simple: capitalize the first word of a sentence, the main words in a title and any proper noun. But dig beneath the surface and you'll find all kinds of tangled applications.

Proper versus common nouns

Particularly confusing to today's writers is the difference between proper nouns (official names of specific nouns), which are capped, and common nouns (general names of general nouns), which are not. In the workplace, that confusion usually leads to excessive capitalization, as in this sentence from a government document, sweetly (but unintentionally) reminiscent of a bygone era: "The new Management Tool allows for the electronic creation and submission of Travel Requests and Expense Reports." Here, all the nouns are common and should be lowercase.

Part of the problem is that increased standardization aside, capitalization rules are still as varied as the martini list in an upscale bar. The best bet is to consult a current style guide, but different guides take different approaches. Consider job titles and ranks. *The Canadian Style* takes an "up" approach, capping titles when they refer to a specific person: the Leader of the Opposition, the Assistant Deputy Minister, the Archbishop. *The Canadian Press Stylebook* takes a "down" approach, advocating lowercase unless it's a formal title that directly precedes the name: the prime minister, the deputy minister, the archbishop.

Or consider this question, which recently floated among my editing colleagues: should *rivers* be capped in "My friend has paddled down the Nahanni and Alsek rivers"? *CP Stylebook* and *The Canadian Style* both say no. *The Chicago Manual of Style* says yes. But *Chicago* has flip-flopped on the matter enough to give the most robust editor whiplash. The previous edition (15th) said lowercase, while the edition before that (14th) said caps but noted that the guide's former preference had been lowercase.

Derivations of proper nouns

Words derived from proper nouns usually keep the noun's caps; hence we refer to a Canadianized textbook, Dickensian plots and European fashions (often worn by Eurotrash). But again, variations abound. Here's a sampling of how *Chicago*, the *Canadian Oxford Dictionary* and *The Canadian Press Caps and Spelling* treat derivations.

- Roman numerals (*CanOx*) BUT roman numerals (*Caps and Spelling*, *Chicago*); roman type (all three)
- Dutch oven (*CanOx*) BUT dutch oven (*Chicago*)
- Swiss cheese (*CanOx*) BUT swiss cheese, unless actually made in Switzerland (*Chicago*)
- French door (*CanOx*) BUT french door (*Caps and Spelling*); french fries (all three)

Acronyms and initialisms

Don't fall into the trap of automatically capitalizing a term that's shortened to an all-caps acronym (when the letters are pronounced as a word) or initialism (when the letters are pronounced as themselves). The decision to cap depends on whether the term is a common or proper noun.

- GDP: gross domestic product (common noun)
- MOU: memorandum of understanding (common noun)
- NATO: North Atlantic Treaty Organization (proper noun)
- OPP: Ontario Provincial Police (proper noun)
- ESL: English as a second language (proper and common nouns)

Tricky names, bumpy names

You'd at least think that proper names, of both people and organizations, would be straightforward. Not so. Some Public Personages of Note prefer to lowercase their names. *CP Stylebook* and *Chicago* recommend respecting the preference of such individuals, who include singer k.d. lang and activist bell hooks (but not poet E. E. Cummings, whose name, scholars have determined, was lowercased by his publishers).

Names of companies, institutions and the like are typically capitalized, but some organizations, usually for promotional reasons, render their names in all caps (EKATI, NAV CANADA) or all lowercase (adidas, gordongroup). In their own documentation, organizations can decorate their name with whatever flourishes they like, but *CP Stylebook* and *Chicago* advise using customary capitalization for such names (Ekati, Nav Canada, Adidas, Gordongroup).

What about the explosion of organizations (NRCan, TVOntario, HudBay Minerals), not to mention products and services (BlackBerry, YouTube, iPod, eBay), whose names are a bumpy blend of caps and lowercase? Camel case, as this style is evocatively called, has been around a long time in chemical formulas (NaCl) and names (MacNeil), but the phenomenon got a healthy boost during the dot-com era. Since then, more and more names have morphed: Federal Express is now FedEx; the Workers' Compensation Board of BC is WorkSafeBC; Toronto's Hospital for Sick Children is SickKids.

An article in *New Scientist* (October 27, 2007) describes the two camel styles that have arisen as "UpperCamelCase" (HarperCollins) and "lowerCamelCase" (iTunes). *CP Stylebook*, *Chicago* and *The Canadian Style* agree that such midcaps (to use *Chicago*'s term) should be preserved. The guides depart, however, on how to handle lowerCamelCase at the beginning of a sentence. *CP Stylebook* says to capitalize the first letter of a word such as eBay and iPod if it starts a sentence (page 279); *Chicago* says not to (section 8.153); *The Canadian Style*, written before most e-age spellings developed, is silent on the issue.

Looking aHead

In her futuristic novels *Oryx and Crake* and *The Year of the Flood*, Margaret Atwood satirically captures the allure of camel caps in names such as AnooYoo (a spa), CorpSeCorps (a security company) and HappyBurgers. The trend toward midcaps is only just getting started, her writing implies, and I have to agree.

The Editors' Association of Canada conference whose events were listed in that 1901-style broadsheet? Its theme was "Editing in the Age of e-Everything." You can bet that more than a little discussion went into deciding how to capitalize *that* title. ■

Sources

Canadian Oxford Dictionary, 2nd edition, 2004.

The Canadian Press Caps and Spelling, 19th edition, 2009.

The Canadian Press Stylebook, 16th edition, 2010.

The Canadian Style, revised and expanded edition, 1997.

The Chicago Manual of Style, 16th edition, 2010.

La terminologie de la nouvelle grammaire

Marise Guay

Cet article est le troisième d'une série de quatre sur la nouvelle grammaire.

Le français a toujours été ma matière favorite à l'école. J'adorais la théorie et j'acceptais les caprices de ma langue avec philosophie : c'est ce qui fait son charme. Une fois au cégep, j'ai travaillé au centre d'aide en français. Je n'ai cessé de m'étonner de la difficulté qu'éprouvaient certains à retenir le bon terme pour désigner la bonne notion. « Pourquoi l'adjectif peut-il être qualificatif et possessif? C'est pas du tout la même chose! », me disait Josiane, une étudiante que j'aidais. Heureusement, le terme *déterminant possessif* existait déjà, ce qui lui a permis de comprendre. Mais chaque fois qu'elle rencontrait le mot *adjectif* dans les ouvrages, elle devait réfléchir pour trouver de quelle notion il était question.

Aujourd'hui, je me demande si la terminologie de la nouvelle grammaire aurait aidé Josiane à comprendre la théorie. Chose certaine, la question de l'adjectif ne lui aurait pas causé de maux de tête. La terminologie de la nouvelle grammaire est légèrement différente de celle de la grammaire traditionnelle. En fait, les modifications apportées découlent surtout du changement d'éclairage: la nouvelle grammaire donne une place particulière aux critères syntaxiques, c'est-à-dire à l'utilisation du mot dans la phrase, alors que la grammaire traditionnelle se fondait largement sur les critères sémantiques.

Correspondance des principales classes de mots de la grammaire traditionnelle et de la nouvelle grammaire

Grammaire traditionnelle	Nouvelle grammaire
Article	Déterminant
Adjectif	
Adjectif qualificatif	Adjectif (qualifiant ou classifiant)
Verbe d'état	Verbe attributif
Locution adjective	Adjectif composé, adjectif complexe
Locution adverbiale	Adverbe composé, adverbe complexe

L'adjectif et le déterminant actualisés

On a laissé tomber le mot *qualificatif* après *adjectif*, car ceux qu'on appelait avant *adjectif démonstratif, possessif, numéral* et *indéfini* sont maintenant des déterminants (*déterminant démonstratif, possessif, numéral* et *indéfini*). La classe des déterminants regroupe les mots qui servent à introduire le nom dans la phrase et qui, en règle générale, précèdent ce dernier. Il n'est donc plus nécessaire de préciser qu'un adjectif est qualificatif.

On considère également le participe passé employé seul comme un adjectif étant donné qu'il s'accorde comme tel. On l'appelle parfois *adjectif participe*, comme c'était déjà le cas dans certains ouvrages traditionnels. Les adjectifs se subdivisent entre les adjectifs qualifiants et les adjectifs classifiants.

L'**adjectif qualifiant** exprime une qualité de la chose dont on parle. On y voit le point de vue du rédacteur, sa subjectivité.

- La belle voiture

L'**adjectif classifiant** sert à classer les choses dans des catégories et exprime une caractéristique objective. Ce type d'adjectif ne peut pas être modifié par un adverbe.

- La voiture familiale (≠ La voiture *très* familiale)

Tout comme les adjectifs démonstratifs, possessifs, etc., l'article fait maintenant partie des déterminants.

Les verbes reclassés

En nouvelle grammaire, les verbes sont classés en deux grandes catégories selon leur forme : les verbes réguliers et les verbes irréguliers. On les regroupe donc en fonction de leur conjugaison. La première catégorie comprend les verbes en *-er* et en *-ir* dont la conjugaison est régulière (*manger, finir, partir*, etc.). Comme son nom l'indique, la deuxième catégorie comprend les verbes dont la conjugaison présente des irrégularités (*être, descendre, voir*, etc.).

Dans la grammaire traditionnelle, les verbes d'état appartenaient à l'un des trois groupes. Dorénavant appelés *attributifs*, ils sont classés dans l'un ou l'autre des deux groupes selon leur conjugaison. Par exemple, *sembler* et *rester* sont des verbes réguliers, tandis que *devenir* et *paraître* sont irréguliers.

Point important même s'il ne relève pas directement de la nouvelle grammaire : le conditionnel n'est plus un mode; il est dorénavant un temps du mode indicatif. Ce changement est plus ou moins récent. À preuve, il était déjà expliqué dans la 12e édition du *Bon usage* (§ 859), datant de 1986.

Correspondance des fonctions de la grammaire traditionnelle et de la nouvelle grammaire

Grammaire traditionnelle	Nouvelle grammaire
Apposition	Complément du nom
Épithète	
Complément déterminatif	
Attribut	Attribut du sujet
	Attribut du complément direct
Complément circonstanciel	Complément de phrase
	Complément du verbe
Complément d'agent	Complément du verbe passif
Complément d'objet direct	Complément direct du verbe
Complément d'objet indirect	Complément indirect du verbe

Le complément du nom élargi

L'apposition, le complément déterminatif et l'épithète s'appellent à présent *compléments du nom*. Comme son nom l'indique, la fonction *complément du nom* est celle d'un mot ou d'un groupe de mots qui complète un nom, ce qui explique la fusion de ces fonctions de la grammaire traditionnelle.

- Mon chaton, **petite boule adorable**, mange toutes mes plantes. (apposition → compl. du nom)
- Ma **nouvelle** fougère est l'une des victimes de la bête. (épithète → compl. du nom)
- Bientôt, il ne me restera que des pots de **fleurs**. (compl. déterminatif → compl. du nom)

Dans la phrase, les compléments du nom sont nécessaires ou facultatifs, selon leur rôle. Ils sont, le plus souvent, placés à la droite du nom.

Les compléments du nom qui servent à déterminer la réalité dont il est question, les compléments dits nécessaires, ne sont pas encadrés de virgules.

- La table **de la cuisine** est toute neuve.
- La maison **ancestrale** accueille une soirée de poésie.

Quant aux compléments du nom qui ne servent qu'à donner une explication supplémentaire, ils sont considérés comme facultatifs et mis entre virgules.

- Les balades, **à pied ou à vélo**, sont de belles activités automnales.
- Le Canada, **pays de contrastes et de nature**, s'étend entre l'océan Pacifique et l'océan Atlantique.

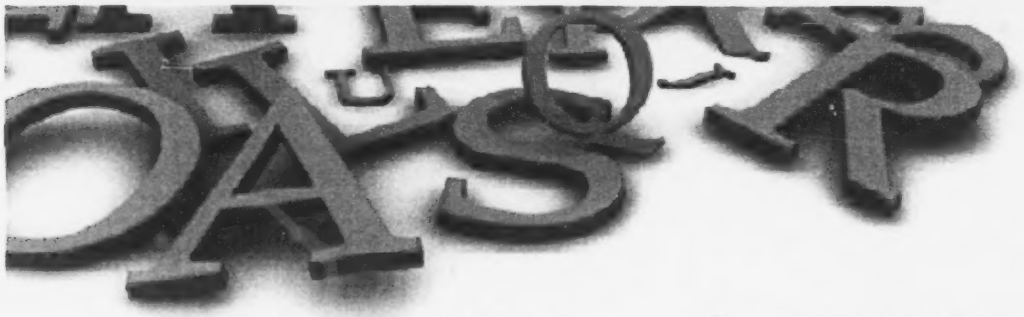
Compléments et attributs font peau neuve

Les compléments d'objet direct, d'objet indirect et circonstanciel laissent place aux compléments du verbe, directs ou indirects, et au complément de phrase. Ainsi, la fonction *complément circonstanciel* telle qu'on la connaissait, avec ses nombreuses circonstances, n'existe plus. Et le complément de phrase (CDP) de la nouvelle grammaire n'est pas l'équivalent exact du complément circonstanciel. La raison de ce changement repose une fois de plus sur la syntaxe. Le but, le lieu, la cause, le moyen, etc., sont des circonstances selon le vocabulaire de la sémantique (du sens). En syntaxe, les unités d'une même classe doivent avoir les mêmes caractéristiques syntaxiques, peu importe qu'elles indiquent, d'un point de vue sémantique, un lieu, un résultat, un instrument… Par exemple, selon la grammaire traditionnelle, les mots en gras dans les phrases suivantes sont deux types de compléments différents.

- Cette promotion m'a coûté **une amie**. (complément d'objet direct [COD])
- Mes rénovations m'ont coûté **des milliers de dollars**. (complément circonstanciel)

Les deux phrases ont exactement la même construction et le même verbe conjugué mais, selon la grammaire traditionnelle, l'un est COD, l'autre est complément circonstanciel. Selon la nouvelle grammaire, ces deux éléments sont des compléments directs, car ils se comportent de la même façon dans la phrase. Pour le démontrer, utilisons les manipulations syntaxiques, un des outils d'analyse en nouvelle grammaire.

On dit que le complément du verbe ne peut être déplacé dans la phrase ni effacé, contrairement au CDP. Reprenons les deux phrases de départ constituées de deux groupes : le groupe sujet (GS) et le groupe verbe (GV), unis par les accolades ({ }) pour illustrer qu'ils sont liés syntaxiquement. Si nous essayons de déplacer le complément ou de l'effacer, nous obtenons deux phrases incorrectes (symbole ≠).



1) [Cette promotion] }} [m'a coûté une amie].

≠ *Une amie* cette promotion m'a coûté**e**.

≠ Cette promotion m'a coûté ~~une amie~~.

2) [Mes rénovations] }} [m'ont coûté des milliers de dollars].

≠ *Des milliers de dollars* mes rénovations m'ont coût**és**.

≠ Mes rénovations m'ont coûté ~~des milliers de dollars~~.

À la lumière de ces manipulations, on peut conclure que ce complément est obligatoire pour que la phrase ait un sens et qu'il doit rester à la droite du verbe, sans préposition entre les deux. Ce type de complément est donc un complément du verbe et, comme rien ne le sépare du verbe, il s'agit d'un complément direct.

Le groupe *complément de phrase*, pour sa part, n'est pas obligatoire et peut être déplacé.

[Les enfants] }} [dînent] [dans le jardin].

[Dans le jardin], [les enfants] }} [dînent].

Les éléments du GV qui ne sont pas mobiles sont l'attribut du sujet et l'attribut du complément direct ainsi que les compléments du verbe (directs et indirects). On reconnaît aussi ces éléments parce qu'on ne peut les effacer sans changer le sens de la phrase.

[La marmotte] }} [est dodue].

≠ *Dodue* la marmotte est.

≠ La marmotte est ~~dodue~~.

[Les enfants] }} [agitent des drapeaux].

≠ *Des drapeaux* les enfants agitent.

≠ Les enfants agitent ~~des drapeaux~~.

[Ses supérieurs] }} [l'ont nommé caporal].

≠ *Caporal* ses supérieurs l'ont nommé.

≠ Ses supérieurs l'ont nommé ~~caporal~~.

Nouvelle terminologie, nouvelle méthode d'analyse

La nouvelle terminologie est parfois plus simple, car elle regroupe sous une seule dénomination des éléments auparavant distincts. Pour les habitués de la grammaire traditionnelle, un certain effort est tout de même nécessaire pour s'y retrouver, étant donné que la logique sous-jacente est quelque peu différente. Pour assimiler cette nouvelle terminologie, des exercices d'analyse peuvent s'avérer efficaces.

Dans le dernier article de cette série, nous examinerons les manipulations syntaxiques, outils privilégiés de la méthode d'analyse en nouvelle grammaire. Le déplacement et l'effacement d'une composante de la phrase, tels que nous les avons observés dans le présent article, ne sont que deux des cinq manipulations utilisées. Du plaisir en perspective! ■

Twitter fait gazouiller!

Marjorie Beauchamp

L'explosion des médias sociaux a conduit à la création de nouveaux termes pour désigner ces outils de communication nouveau genre. Leur popularité est indéniable, et il est essentiel d'en fixer la terminologie française. La plateforme de microblogage Twitter ne fait pas exception.

Twitter est un outil très intéressant autant pour faire la promotion d'événements ou de nouvelles que pour faire connaître une entreprise. Ayant fêté tout récemment son cinquième anniversaire, il générerait 200 millions de messages par jour et compterait plus de 100 millions d'abonnés.

Mais qu'est-ce qu'un *tweet* ou un *gazouillis*? Il s'agit d'un message d'au plus 140 caractères diffusé sur l'application.

Terminologie française et Twitter

La question des désignations françaises des fonctions de Twitter est un sujet d'actualité au sein de la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction.

Termes anglais	Termes français dans l'application Twitter	Termes dérivés de *gazouillis*	Définitions françaises
tweet (n.)	tweet (n.m.)	gazouillis (n.m.)	Message d'un maximum de 140 caractères diffusé sur l'application Twitter.
tweet (v.)	tweeter (v.)	gazouiller (v.)	Diffuser un message, nommé *gazouillis*, sur l'application Twitter.
tweeter (n.); twitterer (n.)	utilisateur (n.m.); utilisatrice (n.f.); twitteur (n.m.); twitteure (n.f.)	gazouilleur (n.m.); gazouilleuse (n.f.)	Détenteur d'un compte Twitter qui lit et diffuse des gazouillis.
retweet (n.)	retweet (n.m.)	gazouillis partagé (proposition) (n.m.)	Gazouillis qu'un utilisateur a fait suivre à ses abonnés pour propager sur Twitter des nouvelles ou des trouvailles utiles.
retweet (v.)	retweeter (v.)	partager un gazouillis (proposition) (v.)	Faire suivre à ses abonnés sur Twitter un gazouillis diffusé par un autre utilisateur.

Si vous en consultez l'interface française, vous remarquerez que les termes anglais sont simplement repris et francisés. Par contre, si vous feuilletez des journaux comme *La Presse*, vous constaterez que les rédacteurs proposent une nouvelle terminologie pour désigner les fonctions de cette application. Le terme *gazouillis* est un bel exemple de création lexicale.

Parcs Canada semble être le premier ministère au sein du gouvernement du Canada à avoir adopté le terme *gazouillis*, qui est, à l'heure actuelle, tout de même moins courant que son pendant anglais *tweet**. Toutefois, *gazouillis* fait son chemin.

Famille de termes

Selon mes recherches, les termes *gazouillis* et *gazouiller* semblent déjà bien implantés. La création d'un néologisme pour qualifier la personne qui effectue l'action de gazouiller ou qui diffuse un gazouillis a donné lieu à *gazouilleur*. Ce terme est tout à fait juste puisqu'il respecte la logique de la famille de termes. Par contre, selon l'Office québécois de la langue française, le terme à privilégier pour traduire les termes anglais *tweeter* et *twitterer* serait *microblogueur*. Toutefois, ce dernier, lorsqu'il est employé seul, est trop générique puisqu'il peut désigner l'utilisateur de n'importe quel blogue. Pour cette raison, une forme plus spécifique serait préférable, telle que *microblogueur Twitter* ou *microblogueuse Twitter*. De plus, comme plusieurs sites Web emploient le terme *gazouilleur* pour désigner la plateforme de microblogage Twitter, le terme *microblogueur Twitter* permettrait d'éviter toute confusion.

Pour l'instant, le substantif et le verbe *retweet* ne possèdent aucun équivalent français autre que ceux proposés dans l'application Twitter : *retweet* et *retweeter*. À la suite de demandes de renseignement terminologique, nous avons fait des recherches pour cerner l'emploi et la nature de cette fonction. Le *retweet* ou l'action de *retweeter* correspond au partage d'un gazouillis qui a déjà été diffusé. Le message de départ de ce gazouillis demeure inchangé, mais il est possible d'y ajouter un commentaire ou des renseignements pour ensuite le partager ou le retransmettre. Certains sites Web vont mentionner l'action de partager et d'autres de rediffuser. Les deux termes semblent valables et le choix de l'équivalent à utiliser demeure à la discrétion du traducteur ou du rédacteur.

La terminologie et les médias sociaux

Les technologies de l'information sont sans cesse en pleine ébullition et génèrent un foisonnement de nouveautés lexicales. Nous suivrons de près l'évolution des gazouillis et de leurs dérivés de même que l'évolution des autres fonctions de Twitter. ■

* Les termes *tweet* et *tweeter* figurent dans l'édition 2012 du dictionnaire *Le Robert illustré & Dixel* : tweet [twit] n.m. — 2009 ◊ mot anglais « gazouillis » ■ Anglic. Court message (140 à 200 caractères maximum) posté sur un microblog, pour partager des informations et des hyperliens. ▶ post. *Poster des tweets* (ou *tweeter* [twiter], v. intr. <1>).

À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Jean Delisle

Translation: Geoffrey McGuire

John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (II)

Un interprète apprécié

Homme au tempérament bouillant, fonceur et soucieux de son image, Henry R. Schoolcraft est un des premiers ethnologues à s'intéresser à l'histoire, à la langue et aux mœurs des Indiens d'Amérique. C'est aussi un explorateur. C'est lui qui, en 1832, découvrira la source du Mississippi. Depuis 1822, il occupe le poste quasi diplomatique d'agent américain des Affaires indiennes à Sault-Sainte-Marie. Porteur d'une recommandation du gouverneur Lewis Cass, Tanner entre à son service en qualité d'interprète en octobre 1828. Il est alors âgé d'une cinquantaine d'années. On peut penser que l'ancien captif a acquis une connaissance suffisante de l'anglais pour exercer ce métier de manière satisfaisante.

Il est convenu qu'au printemps, Tanner sera stationné en qualité d'interprète au poste de La Pointe. L'agence lui verse en salaire deux jours de rations alimentaires, un dollar par journée travaillée et 9,50 $ par mois pour payer le loyer de sa maison. [Traduction] « Il s'est mis au travail honnêtement, mais avec la dignité et l'impassibilité d'un chef indien. Comme il avait connu surtout le côté sombre de la nature humaine, il ne riait presque jamais. Il voyait un ennemi dans chaque personne[1]. »

Très vite, cependant, les fortes personnalités de Schoolcraft et de Tanner s'entrechoquent et leurs relations se détériorent. En réalité, l'interprète fait les frais d'un rapport de force opposant Schoolcraft, un presbytérien, et Abel Bingham, un pasteur baptiste. [Traduction] « Cette controverse a surtout été préjudiciable au plus faible et au plus vulnérable : Tanner[2]. »

Peu de temps après l'embauche de Tanner, Schoolcraft se voit imposer par les autorités gouvernementales une réduction de ses dépenses. Par mesure d'économie, il supprime le poste d'interprète à La Pointe, là même où John Tanner devait se rendre au printemps. Ce poste est occupé par le beau-frère de Schoolcraft, George Johnston. Pour conserver son emploi au Sault, Tanner offre à l'agent de travailler une heure par jour en échange de ses rations alimentaires. Schoolcraft accepte cet arrangement et, tout au long de

John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (II)

A valued interpreter

A hot-tempered go-getter with a concern for his image, Henry R. Schoolcraft was one of the first ethnologists to take an interest in the history, language and customs of the Amerindians. He was also an explorer: it was he who in 1832 discovered the source of the Mississippi. Since 1822, he had held the quasi-diplomatic position of United States Indian Agent in Sault Ste. Marie. In October 1828, he took Tanner into his service as an interpreter on the recommendation of Governor Lewis Cass. Tanner was about 50 years old at the time. Presumably, the former captive had learned enough English to be a satisfactory interpreter.

It was agreed that in the spring, Tanner would be stationed as an interpreter at the La Pointe post. The Agency paid him two days' rations, a dollar for each day worked and $9.50 per month to cover the rent on his house. "He entered on the duties faithfully, but with the dignity and reserve of an Indian chief. He had so long looked on the dark side of human nature that he seldom or never smiled. He considered everybody an enemy."[1]

But it was not long at all before the strong personalities of Schoolcraft and Tanner clashed, and relations between the two men deteriorated. In reality, Tanner was the victim of a power struggle between Schoolcraft, a Presbyterian, and Abel Bingham, a Baptist preacher. "The controversy had its most damaging effect upon the least powerful and the least protected: Tanner."[2]

Shortly after hiring Tanner, Schoolcraft saw his budget cut by government authorities. To save money, he eliminated the interpreter position at La Pointe held by his brother-in-law, George Johnston, the very position Tanner was to take up in the spring. To keep his employment in the Sault, Tanner made Schoolcraft an offer whereby he would work an hour a day in exchange for his rations. Schoolcraft accepted the arrangement, and throughout 1829, Tanner proved invaluable to him. Schoolcraft was working on

1829, Tanner lui apporte une aide précieuse. L'ethnologue travaille à la rédaction d'une grammaire du sauteux, perfectionne sa connaissance de la langue et s'intéresse aux sciences naturelles et aux mythologies indiennes, autant de sujets que l'interprète connaît bien. L'expérience « de terrain » qu'il a acquise, son intelligence et sa persévérance font de lui un informateur incomparable.

Son excellente réputation ne manque pas d'attirer l'attention du missionnaire baptiste Abel Bingham, qui souhaite se l'adjoindre : [traduction] « Je m'attends à obtenir les services de M. John Tanner comme interprète, écrit-il, [...] chaque fois que l'agent n'en aura pas besoin[3]. » Tanner consent à lui accorder sa collaboration et convient d'un salaire de 2,50 $ par semaine. Comme l'interprète n'a aucune connaissance religieuse, Bingham préfère au début confier l'interprétation des services religieux à la belle-sœur de Schoolcraft, Charlotte Johnston, d'autant plus que celle-ci offre ses services gratuitement. Dans toutes les autres circonstances, cependant, c'est Tanner qui sert d'interprète au missionnaire. Dans ses moments libres, il collabore aussi au projet de traduction des Évangiles en sauteux du Dr Edwin James. Ces séances de traduction sont pour lui une sorte de catéchuménat.

Au cœur d'une lutte de pouvoir

L'interprète Tanner, dont on se dispute les services, se retrouve malgré lui au centre d'un conflit. D'un côté, Henry Schoolcraft cherche à le mettre au service de ses recherches savantes en ethnologie et en botanique, de l'autre, Bingham souhaite mettre à profit ses compétences linguistiques et sa connaissance des Autochtones pour diffuser le message chrétien et traduire les Évangiles. Tanner doit choisir en quelque sorte entre la science et la religion.

En janvier 1830, Schoolcraft congédie l'interprète sauteux Henry Sewakee, qui aurait eu une liaison avec la fille de l'interprète métis Jean-Baptiste Cadotte, Sophia, et le remplace par John Tanner. Malgré son écart de conduite, Sophia est néanmoins autorisée par Bingham à fréquenter l'école baptiste de la mission, ce qui irrite Schoolcraft. L'affaire divise la communauté. En fait, beaucoup plus que le cas de Sophia, c'est l'influence grandissante des baptistes au sein de la colonie qui agace l'agent. Mais il y a plus : Tanner consacre de plus en plus de temps aux baptistes,

a grammar of Saulteaux and developing his knowledge of this language, and he was also interested in Indian mythology and natural sciences, all very familiar to Tanner. The experience Tanner had acquired "in the field," his intelligence and his perseverance made him an unrivalled informant.

His fine reputation did not escape the attention of Baptist missionary Abel Bingham, who hoped to enlist his services: "I expect to be able to obtain Mr. John Tanner for an Interpreter," he wrote, "...on all occasions when he can be spared by the Agent."[3] Tanner agreed to assist him for a salary of $2.50 a week. Bingham at first decided it better to have Schoolcraft's sister-in-law, Charlotte Johnston, interpret at religious meetings, as Tanner lacked even the most basic religious instruction and Johnston had volunteered her services without charge. On all other occasions, however, Tanner acted as Bingham's interpreter. In his free time, he helped Dr. Edwin James with his project to translate the Gospels into Saulteaux. For Tanner, these translation sessions were akin to a catechumenate.

At the centre of a power struggle

As the parties vied for his interpretation services, Tanner found himself in the middle of a conflict. On the one hand, Schoolcraft wanted Tanner's help with his scholarly research in ethnology and botany; on the other, Bingham wanted to put Tanner's linguistic abilities and knowledge of Aboriginal peoples to work in spreading the Christian message and translating the Gospels. In a sense, Tanner was forced to choose between science and religion.

In January 1830, Schoolcraft dismissed Saulteaux interpreter Henry Sewakee for allegedly having an affair with Sophia, the daughter of Metis interpreter Jean-Baptiste Cadotte, and replaced him with Tanner. In spite of her indiscretion, Sophia was nevertheless authorized by Bingham to attend the Baptist mission school, much to Schoolcraft's chagrin. The settlement was divided over the matter. In fact, what bothered Schoolcraft was not so much the specific case of Sophia as the growing influence of the Baptists in the settlement. But there was more: Schoolcraft, a Presbyterian,

et le presbytérien Schoolcraft en prend ombrage au point de douter de sa loyauté. Il en vient même à se sentir trahi par celui qui, à ses yeux, ne peut servir deux maîtres. Bien malgré lui, Tanner devient l'enjeu d'une guerre larvée opposant deux sectes protestantes.

Animé par un esprit de vengeance et fort de son autorité de représentant gouvernemental, Schoolcraft retire à Tanner la garde de sa fille Martha, sous prétexte qu'il la maltraite. Quelques jours plus tard, il le congédie en invoquant comme motifs son comportement irrespectueux, ses écarts de langage et son absence de trois jours au plus fort des activités de l'agence. Ces faits sont conformes à la réalité, mais s'expliquent par la décision de l'impétueux Tanner de partir à la recherche de sa fille, qu'on vient de lui arracher. Une fois de plus, il s'estime victime d'une injustice. Le gouverneur Cass, plus compréhensif que Schoolcraft, semble-t-il, compatit à sa douleur : [traduction] « J'éprouve vraiment beaucoup de sollicitude pour cet être solitaire et malheureux au cœur meurtri[4] », écrit-il à Schoolcraft, à qui il demande de régler les dettes de l'interprète et de lui verser son salaire. L'agent fait la sourde oreille.

De retour au Sault, Tanner consacre le plus clair de son temps à traduire les Évangiles avec le Dr James. Bingham ne peut plus se passer de ses services : Tanner l'assiste durant des offices religieux, fait la classe aux enfants, enseigne le sauteux aux missionnaires envoyés en stage de formation au Sault et accompagne le pasteur dans ses tournées des campements indiens établis en bordure du lac Supérieur. Bingham apprécie tellement Tanner qu'il le voit comme un « don du Seigneur », rien de moins : [traduction] « Le Seigneur nous a donné notre interprète. M. Tanner a récemment retrouvé espoir; il veut œuvrer au sein de l'Église et est présentement candidat au baptême[5]. »

Le 21 août 1831, John Tanner se fait baptiser dans la rivière Sainte-Marie en présence d'une grande foule, peu de temps après avoir épousé une veuve de Detroit, une Blanche. Le même mois, arrive à Sault-Sainte-Marie le méthodiste John Sunday, un chef sauteux canadien converti qui ne cache pas ses intentions d'y fonder une mission. Schoolcraft y voit une nouvelle occasion de nuire aux baptistes. Il va même jusqu'à solliciter auprès du Congrès une aide financière destinée à faciliter la construction d'une école méthodiste. Pour faire bonne mesure, il fait aussi venir un missionnaire presbytérien au Sault.

Dans cette guéguerre de religions, la riposte de Bingham ne se fait pas attendre : il loge Tanner et sa famille dans la résidence baptiste de la mission, même s'il redoute ses sautes d'humeur imprévisibles, et tente auprès de ses supérieurs de lui obtenir un poste à temps plein. Comme argument, il allègue que l'interprète est devenu si indispensable à son œuvre apostolique que sans lui [traduction] « ce serait comme envoyer un homme faucher un champ sans faux[6] ».

resented the increasing amount of time Tanner was spending with the Baptists, to the point of doubting his loyalty. He even came to feel betrayed by Tanner, who in his eyes could not serve two masters. Tanner had unintentionally become the prize in an undeclared war between two Protestant sects.

Driven by a thirst for vengeance, Schoolcraft used his powers as government representative to remove Tanner's daughter Martha from the custody of her father on the grounds that he was mistreating her. A few days later, he dismissed Tanner, citing disrespectful conduct and language and an absence of three days at the height of the Agency's business season. While the charges were true, Tanner's actions can be explained by his characteristically impetuous decision to go off in search of his daughter, who had just been taken from him. Once again, he felt he was the victim of an injustice. Governor Cass, apparently more understanding than Schoolcraft, was moved by Tanner's suffering: "I really pity him very much," he wrote to Schoolcraft. "He seems to me a forlorn heart broken man."[4] Cass asked Schoolcraft to clear Tanner's debts and pay the interpreter his salary, but Schoolcraft turned a deaf ear.

On returning to the Sault, Tanner spent the bulk of his time translating the Gospels with Dr. James. By now he had become indispensable to Bingham, helping him with religious services, giving classes to the children, teaching Saulteaux to missionaries sent to the Sault temporarily for training and accompanying Bingham to Indian encampments along the shore of Lake Superior. So valuable was Tanner to Bingham that the latter saw him as nothing less than a gift from the Lord: "We trust the Lord has given us our Interpreter. Mr. Tanner has recently obtained a hope, has offered himself to the Church, and is now a candidate for Baptism."[5]

On August 21, 1831, Tanner was baptized in the St. Mary's River in the presence of a large assembly, shortly after marrying a widow from Detroit—a white woman. That same month, there arrived in Sault Ste. Marie a Canadian Saulteaux chief turned Methodist named John Sunday, who made no secret of his intention to found a mission there. Schoolcraft saw another opportunity to damage the Baptists and went so far as to apply to Congress for financial assistance for the construction of a Methodist school. For good measure, he also had a Presbyterian missionary come to the Sault.

In the face of this religious squabble, Bingham responded swiftly: he had Tanner and his family put up in the Baptist mission house, even though he had reservations about the man's wild mood swings, and he appealed to his superiors to find full employment for Tanner, arguing that the interpreter had become so necessary to his apostolic work that without him "it would be like setting a man to mowing without a scythe."[6]

L'animosité que Schoolcraft manifeste à l'égard de Tanner indispose bien des personnes au Sault, à commencer par le Dr James, qui a toujours pris la défense de l'ancien captif. L'indignation de James atteint son comble lorsqu'il découvre qu'Henry Schoolcraft a versé frauduleusement le salaire de Tanner à son beau-frère George Johnston et que l'interprète a contracté une lourde dette envers James Schoolcraft, le frère d'Henry. Clairement victime d'un détournement de fonds, Tanner avait raison de soupçonner qu'il y avait anguille sous roche. En outre, il était tenu d'échanger ses bons de ration au magasin de son créancier. Cette double escroquerie a pour effet de miner considérablement son moral déjà fragile. Avec l'aide du Dr James, il entreprend des démarches auprès du ministère de la Défense pour récupérer son dû et son poste d'interprète permanent.

En 1832, l'American Bible Society se montre favorable à la publication du Nouveau Testament traduit par James et Tanner. L'Église baptiste accepte en outre d'engager Tanner, moyennant un salaire annuel de 300 $. Mais la nouvelle tarde à arriver et Tanner, privé de toute source de revenu et criblé de dettes, en est gravement perturbé. Un violent sentiment d'anxiété l'envahit. Il devient irritable et violent avec son fils, qui s'enfuit de la maison, et avec sa femme, qu'il accuse d'infidélité. La situation se dégrade à tel point que les autorités se voient dans l'obligation de prendre des dispositions afin de protéger sa femme : sous escorte policière, elle est conduite dans une autre ville. Après lui avoir arraché sa fille, voilà qu'on lui enlève sa femme.

Tanner y voit un autre acte de persécution à son endroit de la part de la « société civilisée ». Une fois de plus, il se sent tenu à l'écart, voire carrément rejeté. Henry Schoolcraft, son ennemi juré dont on peut douter de l'impartialité, écrit à son sujet le 31 juillet 1838 : [traduction] « Il est devenu un vieil homme aux cheveux gris et au regard dur qui en veut à tout le monde, aux Blancs comme aux Rouges. Toutes les tentatives pour améliorer son comportement et lui faire perdre sa mentalité d'Indien ont échoué. Il se méfiait de tout. C'est l'Indien le plus soupçonneux, le plus rancunier et le plus revêche que j'ai connu[7]. » À ses yeux, Tanner est l'incarnation de Caliban dans *La tempête* de Shakespeare.

Henry Schoolcraft

Son mauvais caractère, ses colères, son comportement violent et ses nombreux séjours en prison conduisent les baptistes à l'exclure de leur communauté et à ne plus faire appel à ses services. C'est bien à contrecœur qu'ils s'y résignent, car ils sont bien conscients qu'il leur sera difficile de trouver un interprète aussi compétent et aussi habile à expliquer les Écritures aux Autochtones.

Schoolcraft's manifest animosity towards Tanner annoyed many in the Sault, especially Dr. James, who had always stood by the former captive. James's indignation reached a boil when he discovered that Henry Schoolcraft had fraudulently paid Tanner's salary to his own brother-in-law, George Johnston, and that Tanner had fallen heavily in debt to Henry's brother, James Schoolcraft. Clearly the victim of embezzlement, Tanner was right to suspect that something was amiss. What is more, he had been required to exchange his ration certificates at his creditor's store. This double swindle took a heavy toll on Tanner's already fragile morale. With James's help, he took action through the War Department to recover what he was owed and be restored to his permanent position as interpreter.

In 1832, the American Bible Society expressed an interest in publishing James and Tanner's translation of the New Testament. The Baptist Church also agreed to hire Tanner for an annual salary of $300. But this news was slow to arrive, and by then the debt-ridden Tanner was seriously distressed for want of any income. An intense feeling of anxiety came over him. He grew irritable and became violent with his son, who ran away from home, and with his wife, whom he accused of infidelity. The situation deteriorated to such an extent that the authorities were obligated to take steps to protect his wife: under police escort, she was taken to another town. They had taken his daughter from him; now they were taking his wife as well.

Tanner saw this as yet another act of persecution against him on the part of "civilized society." Once again, he felt alienated, if not cast out altogether. Henry Schoolcraft, his sworn enemy, whose impartiality we have reason to doubt, wrote the following about him on July 31, 1838: "He is now a gray-headed, hard-featured old man, whose feelings are at war with every one on earth, white and red. Every attempt to meliorate his manners and Indian notions, has failed. He has invariably misapprehended them, and is more suspicious, revengeful, and bad tempered than any Indian I ever knew."[7] In his eyes, Tanner was the incarnation of Caliban from Shakespeare's *The Tempest*.

His ill temper, fits of rage, violent behaviour and frequent imprisonments led the Baptists to exclude him from their community and make no further use of his services. They did so reluctantly, however, being well aware of how difficult it would be to find an interpreter as skilled and able as Tanner to explain the Scriptures to the Aboriginal peoples.

Dans une lettre dictée à sa fille et adressée au président des États-Unis, Martin Van Buren, le 10 novembre 1837, John Tanner se plaint d'avoir été injustement congédié et privé du seul métier qu'il est désormais apte à exercer : [traduction] « Je ne peux pas exécuter de durs travaux parce que je suis infirme; j'ai été blessé par un Sauteux lorsque j'étais prisonnier chez les Indiens. Tout ce que je peux faire c'est interpréter[8]. » Cet homme meurtri qui avait connu la liberté et les grands espaces se replie sur lui-même, désespéré. Son équilibre mental bascule.

Délire de persécution?

À partir de ce moment, Tanner se met à agir de manière imprévisible. Dans ce qui ressemble étrangement à un délire de persécution, il abat des bestiaux dans les fermes de la mission, multiplie les altercations, profère des menaces de mort envers Bingham, Henry et James Schoolcraft, des missionnaires méthodistes et plusieurs autres personnes. En 1840, il contracte un quatrième mariage avec une Sauteuse. Dans une ultime démarche auprès de Bingham, il tente de se faire réengager comme interprète, mais se heurte à une fin de non-recevoir. Un médecin de passage au Sault le qualifie de « démoniaque ».

Le 6 juillet 1846, un drame scelle son destin : James Schoolcraft est tué à bout portant non loin de sa ferme. Les soupçons se portent aussitôt sur l'interprète, dont la maison avait été entièrement détruite par le feu quelques jours avant le meurtre. Les mobiles de vengeance ne manquent pas. La disparition soudaine de Tanner vient renforcer les soupçons de culpabilité qui pèsent sur lui : à partir de ce jour, on ne le revoit plus. Se serait-il suicidé? Cette hypothèse est plausible, car il avait déjà tenté de s'enlever la vie dans un moment de grave dépression. Une chose est certaine toutefois : il n'est pas l'auteur du meurtre. Un lieutenant du nom de Bryant Tilden, rongé par les remords, confessera son crime sur son lit de mort.

Un solitaire victime d'ostracisme

Malgré tous ses efforts, John Tanner n'a jamais réussi totalement sa réinsertion dans la société blanche dite « civilisée », dont il était pourtant issu. « En revenant chez les siens, il allait connaître l'intolérance, l'hypocrisie, l'ostracisme et, par-dessus tout, l'enfer de la solitude, un tourment auquel ni son corps ni son esprit n'ont pu résister[9]. » Il a vécu, à trente ans d'intervalle, un double choc culturel. Sa réadaptation à la vie américaine a été aussi éprouvante que le processus d'« indianisation » entamé à l'âge de neuf ans dans une société qui lui était totalement étrangère. Cette mutation a été si totale qu'il a hérité, bien que Blanc de naissance, de tous les stéréotypes liés aux Autochtones. Cela a compromis irrémédiablement ses chances de mener une vie normale dans son pays natal. Il est dans la situation d'un détenu qui regagne sa liberté après une longue incarcération : il est désorienté dans un monde qu'il ne reconnaît

In a letter dated November 10, 1837, dictated to his daughter and addressed to the President of the United States, Martin Van Buren, John Tanner claimed to have been wrongfully dismissed and deprived of the only profession he was fit to perform: "I cant do any kind heavy work becaus I am cripple by Ojibyuay Indians when I was a prisonor among them only interpreting thats all only one thing I could do."[8] This downtrodden soul who had known freedom and life in the great outdoors ultimately lost hope and retreated into himself. His mental stability began to falter.

A persecution complex?

From that point on, Tanner's behaviour became erratic. In what looks suspiciously like a persecution complex, he killed livestock on mission farms, was involved in a spate of altercations and uttered death threats against Bingham, Henry and James Schoolcraft, Methodist missionaries and a number of others. In 1840, he contracted a fourth marriage, this time to a Saulteaux woman. A final appeal to have himself reinstated as Bingham's interpreter was flatly denied. A doctor visiting the Sault referred to Tanner as "demonic."

On July 6, 1846, an event took place that would seal his fate: James Schoolcraft was shot and killed at point-blank range near his farm. Suspicion immediately fell on Tanner, whose house had burnt to the ground a few days before the murder. To be sure, Tanner had plenty of motive for revenge, and his sudden disappearance seemed to confirm the suspicions. He was never seen or heard from again. Did he commit suicide? It is conceivable, given his previous suicide attempt in a moment of severe depression. One thing is certain, however: he was not the killer. Plagued by remorse, a lieutenant named Bryant Tilden confessed to the crime on his deathbed.

A solitary victim of ostracism

In spite of his best efforts, John Tanner could never achieve full reintegration into the "civilized" white society into which he was born. [Translation] "In returning to his own people, he would experience intolerance, hypocrisy, ostracism and, above all, an infernal solitude that neither his body nor his mind could withstand."[9] In the space of 30 years, he had experienced not one but two cultural shocks. His readaptation to American society was every bit as trying as the process of "Indianization" that began at age nine in a society that was utterly foreign to him. The transformation was so complete that, although he was born white, he acquired all the stereotypes associated with Aboriginal peoples, so that he had no hope of ever leading a normal life in his native land. Like a prisoner released after a lengthy period of incarceration, he found himself disoriented in a world he no longer recognized, for the

plus, ses repères ayant disparu. Les habitants de Sault-Sainte-Marie, imbus de leur sentiment de supériorité raciale et culturelle, refusent de considérer cet Indien blanc comme leur égal, l'ostracisent et, ce faisant, aggravent son problème d'identité et d'estime de soi.

En tant qu'interprète, après avoir réappris la langue de son enfance, John Tanner a dû choisir de mettre son talent au service de la science ou de l'évangélisation. Les circonstances et les malversations de l'agent Henry Schoolcraft l'ont dirigé vers le travail missionnaire. Il est parvenu à y exceller en grande partie grâce aux égards dont le Dr James et le pasteur Bingham l'ont entouré. Grâce aussi à sa connaissance intime des Amérindiens dont il a partagé la vie. Hélas, il a exercé le métier dont il a rêvé sur fond de lutte d'influence religieuse. Ce n'était pas la première fois qu'il était ainsi coincé entre l'arbre et l'écorce. On peut même dire que ce fut une constante de toute son existence. Faut-il s'étonner, dès lors, que cet homme des frontières linguistiques, culturelles et ethniques ait eu une personnalité si tourmentée et qu'il ait, selon toute vraisemblance, sombré dans la folie à la fin de sa vie? Le métier d'interprète sur lequel il fondait tant d'espoir pour s'en sortir n'aura pas réussi à le guérir de son mal de vivre. ■

Notes

1 Henry R. Schoolcraft, *Personal Memoirs of a Residence of Thirty Years with the Indian Tribes on the American Frontiers: with Brief Notices of Passing Events, Facts, and Opinions, A.D. 1812 to A.D. 1842*, Lippincott, Grambo & Co., 1851, p. 316.

2 John T. Fierst, « Return to "civilization": John Tanner's Troubled Years at Sault Ste. Marie », *Minnesota History Magazine*, vol. 50, n° 1 (printemps 1986), p. 26.

3 *Ibid.*, p. 28.

4 *Ibid.*, p. 31.

5 *Ibid.*

6 *Ibid.*, p. 32.

7 Schoolcraft, 1851, p. 601.

8 Cité dans Fierst, 1986, p. 25.

9 Pierrette Désy, dans John Tanner, *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa : récit de John Tanner*, recueilli par Edwin James, présentation, traduction, bibliographie et analyse ethnohistorique, P. Désy, Payot, 1983, p. 32.

familiar landmarks were gone. Imbued with a sense of racial and cultural superiority, the inhabitants of Sault Ste. Marie refused to accept this white Indian as their equal but instead ostracized him and, in so doing, aggravated his identity and self-esteem issues.

After relearning the language of his childhood, Tanner had to choose whether to put his interpretation talents at the service of science or spreading the Gospels. Circumstances, as well as Agent Schoolcraft's embezzlement scheme, led him to choose missionary work, where he managed to excel, in large part because of the consideration he was shown by Dr. James and Bingham and his intimate knowledge of the Amerindians, with whom he had lived. But as luck would have it, he had to practise his dream profession of interpreter against the backdrop of a struggle for religious influence. This was not the first time he had been stuck between a rock and a hard place. One could argue that this was a constant throughout his life. Is it any wonder, then, that this man living on the frontiers of language, culture and ethnicity had such a troubled personality and, in all likelihood, descended into madness in the twilight of his life? The profession of interpreter, on which he had pinned such hopes, could not deliver him from his suffering. ■

Sources

1 Henry R. Schoolcraft, *Personal Memoirs of a Residence of Thirty Years with the Indian Tribes on the American Frontiers: with Brief Notices of Passing Events, Facts, and Opinions, A.D. 1812 to A.D. 1842* (Philadelphia: Lippincott, Grambo & Co., 1851), p. 316.

2 John T. Fierst, "Return to 'Civilization': John Tanner's Troubled Years at Sault Ste. Marie," *Minnesota History Magazine*, 50, 1 (spring 1986), p. 26.

3 Ibid., p. 28.

4 Ibid., p. 31.

5 Ibid.

6 Ibid., p. 32.

7 Schoolcraft, 1851, p. 601.

8 Quoted in Fierst, 1986, p. 25.

9 Pierrette Désy in John Tanner, *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa : récit de John Tanner*, recueilli par Edwin James, présentation, traduction, bibliographie et analyse ethnohistorique, P. Désy, Payot, 1983, p. 32.

All the Buzz

Despite the arrival of two **tentpole** *dramas and three new comedies, Fox's schedule remains largely intact in contrast to NBC, which announced massive changes to its schedule.*

Ottawa Citizen, 17 May 2011

El Rincón Español

Irma Nunan

El pan nuestro de cada día

La elaboración del pan, alimento rico en hidratos de carbono, fibra y vitaminas, conlleva diferentes etapas que van desde el cultivo del cereal, pasando por la molienda, amasado y fermentación hasta el horneado del mismo. El tipo y la calidad de la harina empleada en la elaboración del mismo tienen gran influencia en el valor nutritivo, sabor, textura, forma, color y contenido de fibra del producto final.

La **harina panificable** es el resultado de la molienda de los granos de cereales provenientes del centeno, la cebada, la avena, el maíz, el trigo u otros, siendo el trigo el más popular y utilizado. La limpieza preliminar de los granos, clasificación, despuntado, descascarillado, cepillado de la superficie, molienda y refinado de los mismos, son pasos a seguir para obtener una buena harina panificable. Asimismo, para que la harina sea más digerible es necesario separar el salvado durante el proceso de la molienda. Es importante notar que existen también harinas de leguminosas (por ejemplo, habas, garbanzos, judías) y harinas elaboradas a partir de semillas (quinua, calabaza, lino, etcétera).

Entre los componentes químicos característicos de la harina están el almidón, responsable de la fermentación, el **gluten**, responsable de la elasticidad, consistencia y volumen de la masa de harina, las proteínas, los azúcares, las materias grasas, las materias minerales o cenizas, y las vitaminas B1, B2, PP y E. A medida que estos componentes desaparecen o se degradan en ácidos grasos la calidad de la harina se altera.

El color, la fuerza, el índice de tolerancia, la elasticidad, la capacidad de absorción de agua, la densidad, la maduración, entre otros, son parte de las características físicas que posee la harina.

Las harinas se clasifican en tres grandes grupos de acuerdo a su utilización y contenido proteico: harinas para repostería, las cuales tienen por lo regular un contenido de proteínas de 7,5 a 9,5%, harinas para pan con un contenido de 9 a 14% y harinas para pastas con contenido proteico superior a 14% por lo cual pueden formar pastas rígidas y resistentes.

En base a su capacidad panificadora las harinas se clasifican en: **harinas de fuerza** o fuertes, harinas intermedias o de media fuerza y **harinas flojas** o de poca fuerza. Las harinas de fuerza poseen un alto contenido proteico y gluten, pueden absorber mucha agua, poseen gran resistencia al estirado y producen panes de buen volumen y excelente calidad. Las harinas flojas poseen bajo contenido de proteínas y gluten, absorben poca agua y se las utiliza principalmente en la elaboración de galletas y pastas alimenticias ya que producen panes de textura deficiente. Las harinas intermedias son harinas equilibradas en su contenido de proteínas y gluten, por lo que son excelentes para la elaboración de **panes precocidos congelados**.

En el mercado existe una gran variedad de harinas de acuerdo a su origen, como por ejemplo: harina de castaña, de centeno, de maíz, de cebada, de arroz, de alforfón, de soya, de garbanzos, de tapioca, etcétera. Asimismo, según su tipo la harina se clasifica en: integral, común, desgerminada, de flor, leudante, enriquecida, patente, clara, mezclada, blanqueada, entre otras.

Comercialmente las harinas se clasifican en: medio cero (medio 0), cero (0), dos ceros (00), tres ceros (000) y cuatro ceros (0000). Siendo la harina tres ceros (000) la que se utiliza en la **panificación** debido a su alto contenido de proteínas, gluten y buen leudado, mientras que la harina cuatro ceros (0000), mucho más refinada y de color blanco, se utiliza en pastelería principalmente.

Para finalizar diremos que la calidad de un buen pan va en directa relación con la calidad, preparación y manipulación de la harina empleada para su elaboración.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de la panificación. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

Bibliografía

Agrodigital. http://www.agrodigital.com (20110501)
Facultad de Ingeniería Química y Agroindustria. http://biblioteca.epn.edu.ec (20110501)
Guía programática de repostería. http://www.portaleducativo.edu.ni (20110501)
Real Academia Española. http://www.rae.es (20110501)
Sobre la harina. http://www.alimentacion-sana.com.ar (20110501)

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPANOL
bakery	boulangerie (n.f.)	panadería (f.)
baking yeast	levure de boulangerie (n.f.)	levadura de panificación (f.)
bread grain	céréale panifiable (n.f.)	cereal panificable (m.)
bread machine	machine à pain (n.f.)	máquina para hacer pan (f.)
bread wheat	blé panifiable (n.m.)	trigo panificable (m.)
breadmaking	panification (n.f.)	panificación (f.)
breadmaking flour	farine panifiable (n.f.)	harina panificable (f.)
dark rye flour	farine de seigle foncée (n.f.)	harina de centeno oscuro (f.)
dietetic bread	pain de régime (n.m.)	pan dietético (m.)
flour gluten content	teneur en gluten de la farine (n.f.)	contenido de gluten de la harina (m.)
flour strength	force de la farine (n.f.)	fuerza de la harina (f.)
flour treatment agent	agent de traitement des farines (n.m.)	agente de tratamiento de la harina (m.)
gluten	gluten (n.m.)	gluten (m.)
gluten bread	pain de gluten (n.m.)	pan de gluten (m.)
malted barley flour	farine d'orge maltée (n.f.)	harina de cebada malteada (f.)
malted wheat flour	farine de blé maltée (n.f.)	harina de trigo malteada (f.)
maturing agent	agent de maturation (n.m.)	agente de maduración (m.)
medium rye flour	farine de seigle moyenne (n.f.)	harina de centeno medio (f.)
nonbreadmaking wheat	blé non panifiable (n.m.)	trigo no panificable (m.)
pita bread	pain pita (n.m.)	pan pita (m.)
pre-cooked frozen bread	pain précuit surgelé (n.m.)	pan precocido congelado (m.)
pumpernickel	pumpernickel (n.m.)	pumpernickel (m.)
rye bread	pain de seigle (n.m.)	pan de centeno (m.)
rye flour	farine de seigle (n.f.)	harina de centeno (f.)
spring wheat	blé de printemps (n.m.)	trigo de primavera (m.)
strong flour	farine forte (n.f.)	harina de fuerza (f.)
unleavened bread	pain sans levain (n.m.)	pan ázimo (m.)
weak flour	farine faible (n.f.)	harina floja (f.)
white bread	pain blanc (n.m.)	pan blanco (m.)
white rye flour	farine de seigle blanche (n.f.)	harina de centeno blanco (f.)
winter wheat	blé d'hiver (n.m.)	trigo de invierno (m.)

Français pratique

Jacques Desrosiers

Lié/relié et la cohérence dans les énumérations

Q. *Selon vous, pourquoi ne peut-on pas employer* relié *dans une tournure comme :* ***frais reliés au transport****?*

R. Il faut dire en effet *frais liés au transport* ou, pour régler vite la chose, comme me l'a suggéré une collègue : *frais de transport*. Mais puisque *relié* est très souvent employé de cette façon, rappelons la différence de sens entre les deux mots.

Selon le *Petit Robert*, lier consiste à « unir par un rapport logique, fonctionnel, structural », tandis que relier, c'est simplement « mettre en rapport ». Le vieux Bénac[1] soulignait que si *lier* « dit moins qu'*unir*, mais plus que *joindre* », *relier* ne consiste qu'à « joindre ». L'exemple classique donné par beaucoup d'ouvrages pour *relier* est la voie de communication – par exemple le pont ou l'autoroute qui *relie* deux villes.

C'est un exemple trompeur, parce qu'il suggère que *relier* ne se dit que de choses concrètes. Or, si des questions sont *liées* entre elles parce qu'on y voit un lien de dépendance logique et nécessaire plus profond qu'un simple rapport, rien n'empêche de *relier* aussi des idées. Proust écrit dans *Du côté de chez Swann* : « ... comme si Combray n'avait consisté qu'en deux étages reliés par un mince escalier », et plus loin : « il ne vit pas de raisons pour relier cette infamie plutôt à la nature de l'un que de l'autre[2] ».

Il y a d'ailleurs bien des cas où les deux mots sont interchangeables : on peut *lier* ou *relier deux phrases avec « et »*, sans différence de sens. Mais, en général, ce qui est *relié* n'est pas uni de façon aussi forte ou aussi immédiate que ce qui est *lié*. Proust écrit encore : « Son sort était lié à l'avenir[3] », phrase où *relié* aurait été impossible. Bénac ajoute que *relier* « marque la communication la plus lointaine ... entre choses qui demeurent séparées[4] ». Le sens de *relier* est donc trop faible pour l'appliquer à des frais directement entraînés par une activité quelconque.

Il est bien possible que les traducteurs et rédacteurs qui emploient *relié à* quand il faut *lié à* ne fassent que calquer l'anglais *related to*, que les dictionnaires bilingues ne rendent pourtant jamais par *relié*.

Mais peut-être la confusion vient-elle simplement de la mauvaise habitude de préfixer *re-* à des verbes à tout propos. *Le français au bureau*[5] rappelle cette manie répandue chez nous de dire, par exemple, *rentrer* au lieu d'*entrer* (*Ne rentre pas trop tard* est correct, mais pas *rentrer une aiguille dans la peau*), *retrouver* au lieu de *trouver*, *se réchauffer* (et *faire des exercices de réchauffement*) au lieu de *s'échauffer* (et *faire des exercices d'échauffement*), – sans parler des *choses qui rempirent* (barbarisme? régionalisme? archaïsme?) au lieu d'*empirer*, ce qui est pourtant déjà assez fâcheux.

Guy Bertrand signalait dans *Le français au micro* de Radio-Canada (dans la semaine du 6 au 12 juin 2011) qu'on ne devrait pas dire : *Il a pris un café noir auquel il a rajouté un peu de crème*, mais bien : *auquel il a ajouté un peu de crème*. Parce que s'il n'y avait pas déjà de crème dans le café, on ne peut en *rajouter*[6].

Lionel Meney a résumé la situation en un mot : le préfixe *re-* « est "très productif" en québécois », dit-il ironiquement dans son *Dictionnaire québécois-français*[7]. Remarquons que le problème existe aussi, bien qu'à une moindre échelle, en français européen, puisque le *Bon usage* prend la peine de rappeler que le « langage soigné » devrait éviter de substituer *rentrer dans* à *entrer dans* quand le sens est simplement « pénétrer dans[8] ».

Comme ici nous soudons le préfixe à beaucoup de mots, il s'ensuit un lot d'impropriétés. Par exemple, on n'est pas censé *rejoindre* quelqu'un au téléphone, parce que *rejoindre* veut dire « aller retrouver » et non « entrer en communication », qui se dit par *joindre*.

Mais bien souvent ces *re-*, qui semblent donner plus de force expressive au mot et peuvent même avoir une valeur euphonique, sont tout à fait inoffensifs, comme toutes les fois où l'on va *reconduire* une personne quelque part plutôt que d'aller la *conduire*. Mais dans un cas comme *relier*, le sens ne suit pas.

De la cohérence dans les énumérations

Q. *J'aimerais avoir votre avis sur l'emploi de l'infinitif dans l'énumération suivante :*

Si vous souhaitez faire bénéficier le journal d'un don, voici la marche à suivre :

- libeller votre versement à Presse et pluralisme;
- remplir le coupon ci-dessous (ou une photocopie);
- l'envoyer à Presse et pluralisme;

- ne pas écrire directement au *Monde diplomatique*;
- votre reçu fiscal vous sera envoyé au moment de la déclaration d'impôt sur les revenus.

R. Comme l'énumération est introduite par *voici la marche à suivre*, je crois qu'il est tout à fait normal de se servir de l'infinitif. Il n'est certainement pas obligatoire : on aurait pu employer l'impératif; mais l'infinitif me semble approprié et plus élégant. On aime bien mieux lire : *remplir le coupon, l'envoyer*, etc., que *remplissez le coupon, envoyez-le*, etc.

Dans un récent article consacré à la traduction de *should*, j'ai parlé de l'infinitif injonctif servant à formuler une consigne (*prendre un comprimé deux fois par jour*[9]). Le dernier Grevisse décrit ainsi cet emploi général (§ 901, *d*) :

> *Il s'agit ordinairement d'un ordre général et impersonnel, notamment dans les proverbes, les avis adressés au public, les recettes, les notices.*

L'infinitif se prête en fait à tout mode d'emploi et à diverses formes d'indications, comme les itinéraires, et on ne voit pas pourquoi cet usage ne pourrait s'étendre à des conseils et autres marches à suivre.

L'important est d'être cohérent : soit l'infinitif partout, soit l'impératif partout, ou des phrases déclaratives partout. Dans l'énumération que vous citez, le manque d'uniformité est criant : non seulement le dernier élément (*votre reçu fiscal…*) jure avec le reste, mais il ne fait même pas partie de la marche à suivre; il aurait dû en être séparé.

Une autre chose cloche. De manière générale dans les listes à puces, autant les éléments doivent être parallèles et avoir la même structure, comme le rappelait Frances Peck dans sa chronique du précédent numéro[10], autant chaque élément doit lui-même être cohérent. En écrivant *libeller votre versement*, l'auteur de l'énumération a mêlé les deux modes à l'intérieur de la même phrase : ***libeller*** *le* (ou *son*) *versement* et *libellez* ***votre*** *versement*. Avec l'infinitif, pronoms et possessifs ne peuvent être à la deuxième personne. ■

Notes

1 *Dictionnaire des synonymes*, Hachette, 1981, s.v. *joindre*. Ouvrage qui, dans une de ses dernières réincarnations (même texte), s'appelle *Dictionnaire Hachette synonymes*.

2 *Du côté de chez Swann (À la recherche du temps perdu, I)*, Gallimard, 1992, « Collection blanche », p. 48 et 336.

3 *Ibid.*, p. 331.

4 *Ouvr. cité*, s.v. *unir*.

5 6e éd., Les Publications du Québec, 2005, p. 365-366.

6 http://www.radio-canada.ca/radio/francaisaumicro/.

7 2e éd, Guérin, 2003, sous *[re-], [r-]*.

8 14e éd., De Boeck-Duculot, 2008, § 173, 8, c.

9 « Traduire *should* », *L'Actualité langagière*, vol. 8, n° 1 (printemps 2011), p. 22. http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1727.

10 « Getting to the point with bullets », *L'Actualité langagière*, vol. 8, n° 2 (été 2011), p. 27. http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=eng&cont=2073.

Glanure

Les recherches sur la télévision semblent de plus en plus déclassées par l'attention portée aux nouveaux médias, alors qu'un citoyen ordinaire passe plus de trois heures par jour devant le **vieil écran**.

Le Devoir, 6 juin 2011

Trilingual parliamentary glossary

Un lexique parlementaire trilingue

Doris Tautu

Traduction : Daniel Tremblay

The revitalization and preservation of the Inuit language in Nunavut has been a hot topic for a number of years. With the Inuit Language Protection Act in place since 2008, the Inuit Uqausinginnik Taiguusiliuqtiit (Inuit Language Authority) will establish and standardize the Inuit language to increase effective communications. To assist with the revitalization, preservation and standardization, the Translation Bureau has produced the *Parliamentary Glossary* with Inuktitut equivalents to help Inuktitut speakers gain further knowledge about the parliamentary system and to help advance the Inuktitut language. The *Glossary* will be a valuable resource for the average Inuk, as well as for Inuktitut interpreters and translators.

The *Parliamentary Glossary* is available in HTML and PDF at http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=eng&cont=1695. The glossary contains 509 English terms with French and Inuktitut equivalents. The terms were taken from the *Glossary of Parliamentary Procedure* produced by the Procedural Services of the House of Commons. Also included is a list of 42 House of Commons and Senate committees with newly coined Inuktitut equivalents.

This glossary is the result of consultation work done by Papatsi Kublu-Hill, Doris Tautu, Yolande Bernard and Iliana Auverana from the Terminology Standardization Directorate of the Translation Bureau.

La revitalisation et la protection de la langue inuite au Nunavut alimentent l'actualité depuis bon nombre d'années. La *Loi sur la protection de la langue inuite* ayant été adoptée en 2008, l'Inuit Uqausinginnik Taiguusiliuqtiit (Office de la langue inuite) a été chargé d'établir et de normaliser la langue dans le but de favoriser des communications efficaces. Afin de contribuer à la revitalisation, à la protection et à la normalisation de la langue, le Bureau de la traduction a produit un lexique parlementaire anglais-français-inuktitut. En plus d'enrichir la langue inuite, ce lexique permettra aux locuteurs de l'inuktitut d'en apprendre davantage sur le fonctionnement du système parlementaire. Il sera d'une valeur inestimable pour les interprètes et les traducteurs et pour les locuteurs de l'inuktitut en général.

Le *Lexique parlementaire* est disponible en formats HTML et PDF au www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1695. Il contient 509 termes anglais avec leurs équivalents français et inuktituts. Les termes sont tirés du *Vocabulaire de procédure parlementaire* produit par les Services de la procédure de la Chambre des communes du Canada. Les noms des 42 comités de la Chambre des communes et du Sénat ont également été intégrés au document; les équivalents en inuktitut sont des néologismes.

Le *Lexique parlementaire* est le fruit de consultations et a été établi par Papatsi Kublu-Hill, Doris Tautu, Yolande Bernard et Iliana Auverana, terminologues à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction.

The following terms were taken from the *Glossary*.

Voici un extrait du lexique :

ENGLISH	FRANÇAIS	ᐃᓄᐊᑎᑐᑦ
abstention	abstention (n.f.)	ᓂᕆᐊᖏᑎᓐᓂᖅ
Act of Parliament	loi du Parlement (n.f.)	ᒪᓕᒪᓕᐅᔪᓚᐱᐊᕐᕋᑦ ᐱᖏᓪᓗᖅ
address in reply to the Speech from the Throne	adresse en réponse au discours du Trône (n.f.)	ᑭᐅᔭᕆᑎᖅᑎᓂᖅ ᑯᐃᑦ ᑭᓚᖅᑐᖅᑎᓴᒪᓕᒃ ᐅᖏᐅᓯᕐᓂᓐᓂᖅ
Blue Book; Main Estimates	Budget principal des dépenses (n.m.); Livre bleu (n.m.)	ᑭᓇᐅᔪᑦ ᐊᑐᖅᑐᒃᓴᑦ ᐊᖏᕐᕋᑕᐅᓯᒪᔪᓕᒃ
borrowing authority	pouvoir d'emprunt (n.m.)	ᐊᑐᖅᑐᐊᕐᓇᖏᓐᓄᑦ ᐱᔪᓐᓇᐅᑎᑦ
budget debate	débat sur le budget (n.m.)	ᐊᐃᐊᕐᔪᑕᐅᓂᖅ ᑭᓇᐅᔪᓂᑦ ᐊᑐᖅᑐᒃᓴᓗᐅ
clause of a bill	article d'un projet de loi (n.m.)	ᑎᑎᕆᖅᓯᒪᓂᖓᑕ ᐃᓕᓴᒃᑦ ᐱᖏᓂᒃᓴᐅᑦ
Clerk of Petitions	greffier des pétitions (n.m.), greffière des pétitions (n.f.)	ᐊᑎᓕᐅᖅᓯᒪᔪᓂᒃ ᑎᑎᕆᖅᑎ
coming-into-force clause	disposition de mise en vigueur (n.f.)	ᐊᑐᓕᖅᑎᑎᕆᑎᓂᖅ ᐱᖏᓂᒃᓴᓕᐳᒃ
dilatory motion	motion dilatoire (n.f.)	ᐋᖅᓯᔪᕐᕋᑕᐅᔪᖅ ᐱᖏᓂᐅᔭᖑᓚᐅᑦ
dissolution	dissolution (n.f.)	ᑲᑎᒪᔨᑦ ᐃᓂᓕᑎᑕᐅᓂᖓᓗ
dropped orders	questions supprimées (n.f.)	ᑲᑎᒪᔭᕋᐅᓂᒃᓴᖅ ᐋᖅᑕᐅᓂᖓᓗᑦ
electoral quota	quotient électoral (n.m.)	ᖃᖏᓯᐅᓂᕐᑦ ᓂᕆᐊᖅᑎᓂᓴᑦ
enabling clause	article habilitant (n.m.)	ᑎᑎᕆᖅᓯᒪᔪᑦ ᐱᔪᓐᓇᖏᓂᖅᑎᑦᑎᔪᖅ ᐱᖏᓂᒃᓴᓕᐳᑦ
Examiner of Petitions	examinateur des pétitions (n.m.), examinatrice des pétitions (n.f.)	ᖃᐅᔨᔭᖅᑎ ᐊᑎᓕᐅᖅᓯᒪᔪᓂᒃ
fiscal year	exercice (n.m.)	ᑭᓇᐅᔪᓕᕆᓇᐅᑦ ᐊᕐᕌᒍᓐᓇᑦ
free conference	conférence libre (n.f.)	ᑭᓚᖅᑐᐃᐅᑦ ᒪᓕᓕᐅᖏᓚᐱᐊᕐᕋᑦ ᑲᑎᒪᓂᕐᓂᑦ
free vote; unwhipped vote	vote libre (n.m.)	ᐃᓕᓴᖅᓯᔪᓐᓄ ᓂᕆᐊᕐᓂᓂᖅ
Governor General	gouverneur général (n.m.), gouverneure générale (n.f.)	ᑯᐃᑦ ᑭᓚᖅᑐᐃᐅᓗᓐᓇ
Governor in Council	gouverneur en conseil (n.m.), gouverneure en conseil (n.f.)	ᓚᕿᒪᔨᖅᑲᑯᑦ ᒥᓂᔨᕐᓂᓐᓄᑐᑦ ᑲᑎᒪᓕᑦ
guillotine	guillotine (n.f.); bâillon (n.m.)	ᐃᓕᓴᕐᑎᑦᓯᒪᑦ
housekeeping motion	motion d'ordre administratif (n.f.)	ᐊᑕᓴᕐᑎᑦᓯᒪᓄᑦ ᐱᖏᓂᒃᓴᓕᐳᑦ
House Official	haut fonctionnaire de la Chambre (n.m.), haute fonctionnaire de la Chambre (n.f.)	ᑎᓕᓗᔪᕋᑕᐅᔪᓂᖅ ᑲᒪᓗ
inquiry of a committee	enquête d'un comité (n.f.)	ᑲᑎᒪᓗᕆᓪᓚᑦ ᖃᐅᔨᔭᖑᓂᖓᓂᑦ
interim supply	crédits provisoires (n.m.plur.)	ᑭᓇᐅᔪᖃᖅᑎᑕᐅᑲᐃᓐᓇᓂᖅ
introduction of a bill	présentation d'un projet de loi (n.f.)	ᐱᖏᓂᒃᓴᓕᐳᑦ ᓴᖅᑭᑎᕆᑎᓂᖅ
legislative committee	comité législatif (n.m.)	ᒪᓕᒪᓕᓐᓂᓯᒪᑦ ᑲᑎᒪᓗᕆᓪᓚᑦ
lock-up	séance d'information à huis clos (n.f.)	ᒪᑐᓕᔪᑉ ᑲᑎᒪᓂᖅ

This glossary shows that the Inuit language is alive and well and continuing to grow stronger at the national level and that the Translation Bureau is playing a major role in making it available publicly. ■

La production de ce lexique prouve que la langue inuite est bien vivante et continue de s'enrichir au niveau national; le Bureau de la traduction joue un rôle important dans sa diffusion. ■

André Racicot

Traduire le monde

Les gentilés et toponymes composés

Qu'est-ce qu'un Italo-Canadien? La question est simple; la réponse, beaucoup moins qu'on le pense. Spontanément, on répondrait ceci : un Italien qui a immigré au Canada. Mais qu'en est-il d'un Canado-Italien? Est-ce que le terme est synonyme d'Italo-Canadien ou est-ce qu'il désigne un Canadien ayant émigré en Italie? Le doute s'installe.

À bien y penser, on parle rarement des Canadiens qui émigrent en Italie et le terme *Canado-Italien* est plutôt rare. Il passerait probablement pour une variante d'*Italo-Canadien*.

Essayons autre chose. Les Franco-Canadiens seraient-ils des Français ayant immigré au Canada ou tout simplement des Canadiens français? Les deux sont possibles mais, en réalité, on désigne généralement ainsi les francophones du Canada.

Inversons maintenant l'expression : Canado-Français. S'agit-il de Canadiens ayant émigré en France ou bien des francophones du Canada? On sent que ça ne colle plus.

Pourtant, on serait porté à croire que l'adjectif ethnique vient en premier dans un gentilé composé, suivi de la nationalité. Apparemment, ce ne serait pas toujours le cas dans la pratique. Rappelons-nous le conflit en Bosnie-Herzégovine, il y a une quinzaine d'années. Les Serbes de Bosnie étaient appelés *Bosno-Serbes*, expression quelque peu déroutante qui aurait pu désigner les Bosniaques habitant la Serbie. Manifestement, l'expression était un calque de l'anglais *Bosnian Serbs* et allait à l'encontre d'un certain usage qui place l'adjectif ethnique en premier.

Un rapide sondage dans la presse française permet de constater que les termes *Serbo-Bosniaque* et *Bosno-Serbe* cohabitent allègrement dans les pages des quotidiens et magazines, avec la même signification.

Candide comme je suis, j'étais convaincu que les grands ouvrages de difficultés de la langue et les grammaires trancheraient la question en indiquant une règle ou, à tout le moins, un usage quelconque. Vous – habitués de cette chronique – ne serez pas surpris d'apprendre que ces ouvrages ne disent pas un seul mot sur la question. Donc, jusqu'à nouvel ordre, un Italo-Canadien et un Canado-Italien, c'est la même chose.

Heureusement, la formation de gentilés composés ne pose pas vraiment de problème, car il est facile de trouver les préfixes correspondant à chaque ethnie ou nationalité, notamment sur le Web. En voici quelques-uns : *Équato-* pour Équateur; *Finno-* ou *Finlando-* pour Finlande; *Honduro-* pour Honduras; *Mongolo-* pour Mongolie; *Philippino-* pour Philippines; *Yéméno-* pour Yémen.

Mais que serait l'usage sans les exceptions? La langue japonaise nous a donné le mot *nippon*, dont la racine sert de préfixe : les Nippo-Américains. Dans la même veine, le préfixe pour *chinois* est *Sino-*. Pensons au conflit sino-soviétique. Et au sinologue, un spécialiste de la Chine.

Le Myanmar doit son nom à l'impopulaire junte militaire actuellement au pouvoir et qui a changé le nom traditionnel du pays, la Birmanie. Le préfixe pour cette dernière est *Birmano-* et c'est celui qu'on applique encore de nos jours, en faisant fi de *Myanmar*.

L'Europe recèle aussi bon nombre de préfixes irréguliers. Pensons aux magyarophones, qui parlent le hongrois. L'appellation vient du nom des Hongrois dans leur langue. On voit cependant le préfixe *Hungaro-*.

Le cas des hispanophones ne prête à aucune confusion, tant il est connu. Le préfixe *Hispano-* vient du latin *hispanus*, qui signifie *espagnol*, comme on l'aura deviné.

Mais le latin nous joue parfois de vilains tours en rendant certains suffixes quelque peu obscurs. Pensons au préfixe *Portugo-* qui, évidemment, est lié au Portugal. Évident? Pas tant que cela finalement, parce que le véritable préfixe est *Luso-*. Surprenant, n'est-ce pas? Il suffit de savoir que la région de Lusitanie correspondait au Portugal actuel… à l'époque de l'Empire romain. Par conséquent, il ne peut y avoir de portugophones, mais seulement des lusophones. Qu'on se le tienne pour dit!

Par ailleurs, on sent l'influence du portugais dans le préfixe *Cap-verdo-*, associé au Cap-Vert, cet État insulaire de l'Afrique, comme le définit le *Petit Larousse*.

En terminant, soulignons que les toponymes peuvent également être composés, comme c'est le cas de la Bosnie-Herzégovine. Dans ce cas-ci, personne ne s'interroge sur le genre

Suite à la page suivante ▸

Fanny Vittecoq

La petite histoire d'une expression

À la bonne franquette

Entrée

Au milieu du 17e siècle, on agissait ou parlait ***à la franquette***, c'est-à-dire « franchement » :

> Et testigué, ne lantiponez point davantage, et confessez à la franquette, que v'estes médecin (Molière, *Le médecin malgré lui*, 1666).

L'expression proviendrait de la Normandie et de la Picardie, dans le nord de la France. Le mot *franquette* était un diminutif du mot *franc* dans le dialecte picard; on aurait dit *franchette* en français.

À l'idée de franchise s'est ajoutée au fil du temps celle de simplicité. Une personne qui avait une « façon d'agir simple » avait une ***bonne franquette*** :

> [Clemenceau] plaisait par un manque d'affectation, une bonne franquette, qui le mettaient tout de suite de plain-pied avec les jeunes gens (Daudet, *Fantômes et vivants*, 1914).

À la bonne franquette pourrait avoir vu le jour pour s'opposer à l'expression ***à la française***, utilisée au 16e siècle dans le sens de « avec cérémonie », « luxueusement ».

Plat principal

Quoi qu'il en soit, c'est en 1741 que notre vedette apparaît au menu. ***À la bonne franquette*** – ou *flanquette* – signifiait alors « de manière franche, simple, sans cérémonie, sans façon » :

> Tout, à la bonne franquette, se partagera (Favart, *La chercheuse d'esprit*, 1741).

> Personne ne veut vivre à cette bonne franquette, comme papa, toi et moi nous viverions [*sic*] (Balzac, *Correspondance*, 1821).

> [...] le laisser-aller du docteur, à la bonne franquette, était autrement sympathique (Aragon, *Les beaux quartiers*, 1936).

Aujourd'hui, l'expression a conservé le même sens, l'idée de franchise en moins. Elle a pour synonyme ***à la fortune du pot***. La variante ***à la bonne flanquette***, encore employée aujourd'hui dans certaines régions françaises, est vieillie.

À la bonne franquette fait souvent allusion à un repas simple, informel, improvisé à la dernière minute, ou à un repas-partage (*potluck* en anglais), où tout le monde apporte sa contribution. On dit *dîner, manger à la bonne franquette*; *inviter, recevoir quelqu'un à la bonne franquette* (ou *à la fortune du pot*).

Dessert

Pour terminer sur une note rafraîchissante, je vous propose la spécialité de la maison, soit quelques traductions de l'expression dans différentes langues :

LANGUE	TRADUCTIONS
néerlandais	zonder veel complimenten
allemand	ohne Umstände; zwanglos
portugais	sem-cerimônia; sem-cerimónia (Portugal); à vontade
espagnol	sin ceremonia(s); informal; sin cumplidos; de manera simple; de manera sencilla (ex. : *una comida muy sencilla*); a la pata la llana (rare; familier)
italien	senza cerimonia; alla buona; senza complimenti
anglais	without any fuss; simply; informally; informal (ex. : *for an informal meal*); casual; relaxed; unofficially; without ceremony; potluck (= repas à la bonne franquette)

À la bonne vôtre! ■

Suite de la page 26

grammatical, puisque les deux toponymes sont féminins. Mais qu'arrive-t-il si les membres de l'expression ont des genres différents?

Prenons deux exemples opposés : le Frioul et la Vénétie julienne, en Italie, donnent **le** Frioul-Vénétie-Julienne; la Rhénanie et le Palatinat, en Allemagne, donnent **la** Rhénanie-Palatinat. On constate que le genre du premier toponyme est reporté sur celui de l'expression complète. Là encore, les ouvrages de langue sont muets sur la question, mais tous les toponymes composés recensés dans les dictionnaires courants suivent cet usage. Et, pour une fois, il ne semble pas y avoir d'exception... ■

Carnet techno

Tech Files

Andre Guyon

Translation: Emma Harries

Pour des conversations par Internet réussies

Au moment où je rédige cette chronique, c'est l'été. C'est pourquoi j'ai choisi de vous parler d'une technologie qui peut être très utile pendant les vacances, mais aussi au quotidien.

Comme moi, vous avez sûrement vécu un jour ou l'autre une de ces situations de communication où votre interlocuteur semble se trouver au fond d'une boîte de conserve. En prime, la personne ne semble pas comprendre la moitié de ce que vous lui dites. Vous êtes alors victime d'une mauvaise utilisation de la technologie.

Vous devez d'abord savoir que certains dispositifs sont unidirectionnels, d'autres bidirectionnels. Au téléphone, les deux interlocuteurs peuvent parler en même temps. La communication est bidirectionnelle. Par contre, si l'un des deux a la brillante idée de mettre son téléphone en mode mains libres, la communication devient alors unidirectionnelle. Bref, quand la personne en mode mains libres parle, ça coupe le haut-parleur. Sinon, on aurait un effet d'écho permanent très désagréable.

Le problème est le même pour les gens qui, en clavardant, se servent du micro intégré à une caméra. C'est pourquoi le casque de clavardage est fortement recommandé. Il existe aussi d'autres dispositifs; le téléphone IP, par exemple, se connecte à un ordinateur (parfois au routeur) et est bidirectionnel.

Il y a bien entendu le clavardage qui se fait exclusivement d'ordinateur à ordinateur. Cependant, depuis quelques années, certains logiciels permettent aussi de téléphoner à partir de l'ordinateur moyennant des frais modiques, voire aucuns frais.

Par exemple, à l'aide d'un compte Gmail, il est possible d'appeler sans frais n'importe où au Canada et aux États-Unis. Le logiciel le plus connu est Skype, que Microsoft vient d'acheter.

Ce genre de service et de logiciel est offert non seulement sur les ordinateurs, mais aussi sur les téléphones et lecteurs de musique intelligents. Le propriétaire d'un téléphone intelligent peut donc se connecter à un réseau Wi-Fi pour

How to improve your Internet conversations

It's summertime as I write this instalment of Tech Files. That's why I've decided to discuss technologies that you might find very useful while on vacation, but also on a regular basis.

You know those situations where the people on the other end of the line sound like they're communicating with you through a tin can? And they don't seem to understand half of what you're saying? If this has happened to you, then you've been the victim of technology misuse.

First of all, you should know that some technologies are unidirectional (one-way), while others are bidirectional (two-way). When you talk to someone over the phone, you can both talk at the same time, meaning that the communication is bidirectional. However, if the person you're talking to has the bright idea to use the speakerphone function, then the communication becomes unidirectional, meaning that when that person talks, you get cut off. Otherwise, there would be a very annoying permanent echo effect.

The same problem occurs when a person uses a camera microphone while chatting, which is why headsets for chatting are highly recommended. There are also other technologies, such as VoIP phones, that connect to a computer (sometimes a router) and are bidirectional.

Plus, there is of course computer-to-computer chatting. However, for the last few years, some software has also made it possible to call telephone numbers from a computer for a modest fee, or even free of charge.

For example, you can use a Gmail account to call anywhere in Canada or the United States for free. The most well-known software is Skype, which Microsoft just bought.

This type of service and software is used not only on computers, but also on smartphones and smart music players. People with smartphones can therefore connect to a Wi-Fi network and use this type of software, saving both the

utiliser ce type de logiciel et économiser à la fois les frais d'interurbain et les minutes de son forfait, puisque sa communication est alors transmise par le réseau Internet, et non pas par l'opérateur de téléphonie.

Souvent, en plus du service gratuit, les fournisseurs proposent des abonnements comprenant d'autres services, comme une boîte vocale et le transfert d'appels vers une ligne terrestre (pas vers un cellulaire). C'est très commode pour les gens qui voyagent.

Enfin, des services complémentaires sont offerts par des tierces parties. Par exemple, j'ai un numéro de téléphone de Montréal que mes amis peuvent composer pour arriver à mon compte Skype. Quand je suis chez moi, en Outaouais, je peux rediriger les appels Skype vers le téléphone de ma maison. Je peux aussi obtenir un numéro de téléphone local d'une grande ville du Canada pour appeler mes amis ou les membres de ma famille qui y habitent.

Autres options : je peux faire plusieurs appels à la fois à partir de mon ordinateur et utiliser un enregistreur de conversation aux fins de contrôle de la qualité du service reçu*.

Il existe aussi des sites de collaboration qui offrent à la fois la possibilité de voir ses interlocuteurs, d'utiliser un tableau blanc et de mettre des documents à la disposition d'un groupe. Voilà une technologie dont pourraient certainement profiter les langagiers!

Dans certains cas, on peut aussi enregistrer la partie clavardage; ça facilite la création ultérieure d'un sommaire de la séance. Ces outils sont peu utilisés à l'heure actuelle par le milieu des langagiers, mais ils gagneraient à être connus.

J'aime bien le site suivant, que j'ai utilisé avec des amis pour des activités de bénévolat : http://www.openmeetings.de/openmeetings/. Ça ne remplace pas une rencontre en personne, mais c'est très pratique et fort simple à utiliser. Il faut d'abord choisir une salle pouvant accueillir le nombre d'utilisateurs voulu. Ensuite, il suffit d'inviter les utilisateurs, et le tour est joué. Les salles peuvent être ouvertes à tous ou privées.

Même si les réunions de collaboration ne constituent vraiment pas l'essentiel du travail des langagiers, si une réunion s'impose, ces outils peuvent faciliter grandement le travail.

À mon avis, ces outils de collaboration sont de loin supérieurs au simple logiciel de messagerie instantanée, qui ne permet que le clavardage. Je vous invite donc à les explorer. Vous m'en donnerez des nouvelles! ■

* Très utile, mais quand j'avise les préposés de certaines compagnies, ils raccrochent souvent de façon « accidentelle ».

long-distance charges and minutes on their plan because the communication is being sent over the Internet, not the telephone network.

Often, in addition to this free service, providers offer plans that include other services, such as a voicemail box and call forwarding to a landline (though not a cell phone). That's very convenient for people who are travelling.

Finally, complementary services are offered by third parties. For example, I have a Montréal telephone number that my friends can use to call my Skype account. When I'm at home, in the Outaouais, I can redirect my Skype calls to my home phone. I can also have a local phone number in a major Canadian city for calling my friends and family members living there.

Other options: I can call several numbers at the same time on my computer or record conversations for quality control purposes.*

There are also meeting sites where you can see who you're talking to, use a whiteboard and share documents with the group. Now that's the kind of technology that language professionals could definitely use!

In some cases, the chatting can also be recorded, which makes it easier to draft the meeting summary later. These tools are not currently being used very much by language professionals, but they could be very useful if they were.

I really like the following site, which I have used with friends for volunteer work: http://www.openmeetings.de/openmeetings/. It's no substitute for meeting in person, but it's handy and extremely easy to use. First, you choose a room that can hold the planned number of users. Then, just invite the users, and that's it! The rooms can be private or open to anyone.

Even though business meetings are not really a major part of the language professionals' work, these tools can make things a lot easier when meetings are required.

In my opinion, these work tools are far superior to basic instant messaging software, which only lets you chat. I therefore encourage you to try them out and let me know what you think! ■

* Very useful, but when I advise callers from certain companies of this, they often hang up "accidentally."

Pièges à éviter à la radio et à la télé

Louise Carrier

La langue française est remplie de petits pièges, auxquels peuvent se laisser prendre les artisans de la radio et de la télévision les plus chevronnés. Voici, à leur usage, un aide-mémoire sans prétention qui, je l'espère, s'avérera utile.

accise

La première moitié de ce mot se prononce **ax**, comme dans *accident*. Ne pas prononcer « assise ».

astronaute

Les lettres **au** se prononcent **ô**. Ne pas prononcer « astronote ».

au-dessus

La partie de cette locution qui suit le trait d'union se prononce **de su** ou **d'su**. Ne pas prononcer « au-dèssus ».

bannir

Quand il s'agit de choses, le verbe *bannir* veut dire supprimer ou exclure. Ne pas confondre avec *interdire*. C'est probablement sous l'influence du verbe anglais *to ban* (= interdire) que l'on emploie parfois *bannir* à tort. Au lieu de dire « Il faudrait bannir la vente de véhicules polluants », il serait plus juste de dire « Il faudrait interdire la vente de véhicules polluants ».

cargo

Un cargo est un navire conçu pour le transport des marchandises. Les marchandises elles-mêmes ne sont pas « du cargo », mais un chargement, une charge, une cargaison ou du fret.

commémorer

Le verbe *commémorer* veut dire rappeler, à l'aide d'une cérémonie, le souvenir d'une personne ou d'un événement. On peut commémorer la publication d'un ouvrage important. On ne peut pas « commémorer un anniversaire »; on marque, on fête ou on célèbre un anniversaire.

compenser

On peut compenser une chose, non une personne. Par exemple, on peut compenser un inconvénient par un avantage ou compenser un préjudice subi. En revanche, on ne peut pas « compenser une personne pour » ses pertes; on dédommage ou on indemnise une personne de ses pertes.

considérer

Quand on emploie *considérer* avec un adjectif, dans le sens de *juger* ou *estimer*, il se construit avec *comme*. On dira « Le professeur de Marie la considère comme très douée » (et non « la considère très douée »).

débuter

Le verbe *débuter* est intransitif, c'est-à-dire qu'on ne peut pas « débuter quelque chose ». C'est la chose elle-même qui débute. On peut commencer une phrase, entamer une discussion ou entreprendre un projet, mais on ne peut pas « débuter une phrase, une discussion ni un projet ».

délai

Un délai est le temps accordé ou requis pour réaliser une action. On dira « Votre commande sera livrée dans un délai de deux jours ». Ne pas confondre avec un retard, qui est le fait d'arriver ou d'agir plus tard ou plus lentement que prévu. Au lieu de dire « Le mauvais temps cause de nombreux délais à l'aéroport », il faut dire « Le mauvais temps cause de nombreux retards à l'aéroport ».

disposer

Disposer d'une chose veut dire avoir cette chose à sa disposition, en avoir l'usage. Ne pas confondre avec *jeter*, *éliminer*, *se débarrasser de* ou *se défaire de* (quelque chose). On dira « La municipalité a retenu les services de la société XYZ pour éliminer (et non "pour disposer de") ses ordures ».

etc.

Il n'y a pas de son **k** dans cette abréviation ni dans la forme longue *et cetera*. Ne pas prononcer « ekcétéra ».

éventuellement

Cet adverbe indique une possibilité, non une certitude. Prenons l'exemple d'un stage suivi par un groupe d'étudiants, stage qui pourrait mener à un emploi. On peut alors dire « Ce stage permettra éventuellement d'accéder à un emploi ». Ne pas employer *éventuellement* quand on veut dire *plus tard*, *par la suite*, *ultérieurement* ou *finalement*. Si on prédit que la pluie qui tombe se changera en neige, on peut dire « La pluie se changera plus tard (ou par la suite, ultérieurement ou finalement) en neige », et non « La pluie se changera éventuellement en neige ».

faire en sorte que

Cette locution est synonyme de *veiller à ce que* et dénote une intention. Par conséquent, le sujet de cette locution ne peut pas être une chose. Au lieu de dire « Les taux d'intérêt élevés ont fait en sorte que le projet a échoué », il serait plus juste de dire « Les taux d'intérêt élevés ont fait que le projet a échoué », ou encore « Les taux d'intérêt élevés ont eu pour conséquence (ou pour effet, pour résultat) que le projet a échoué ».

joindre

On peut joindre une personne, c'est-à-dire entrer en communication avec elle. On peut également joindre des choses ou joindre une chose à une autre, c'est-à-dire les mettre ensemble. Par contre, on ne peut pas « joindre une équipe ». On se joint à une équipe ou à un parti ou on en devient membre; on ne joint pas un parti, on y adhère.

mettre à jour

La locution *mettre à jour* signifie actualiser en tenant compte des données les plus récentes. On peut mettre à jour la page de liens d'un site Web. Ne pas confondre avec *mettre au jour*, qui désigne le fait d'exposer quelque chose au grand jour (au sens propre ou au sens figuré). On dira « Les archéologues ont mis au jour des fortifications datant du Moyen Âge », ou « Les médias ont mis au jour un scandale où sont impliqués plusieurs membres du gouvernement ».

oxygène

Les trois premières lettres de ce mot se prononcent comme les trois premières lettres des mots *oxyde* et *oxyder*. Ne pas prononcer ce mot « ogzygène ».

planifier

On peut planifier quelque chose, par exemple une journée, un événement ou un projet. On ne peut pas « planifier de faire » quelque chose; on projette de faire ou on a l'intention de faire quelque chose.

prendre place

La locution *prendre place* désigne une action, à savoir le fait de se placer, de s'installer à un endroit donné. Cette locution ne peut pas désigner le simple fait d'être à un endroit. On dira donc « Cinq personnes se trouvaient dans la voiture au moment de l'accident », et non « Cinq personnes prenaient place dans la voiture au moment de l'accident ».

questionner

Questionner veut dire interroger une personne, lui poser des questions. On ne peut pas « questionner un choix » ni « une décision ». On peut mettre en question, contester ou critiquer un choix ou une décision. De même, on ne saurait dire d'une décision ou d'un choix qu'il est questionnable. Un choix ou une décision dont le bien-fondé nous apparaît douteux sont contestables, critiquables ou discutables.

s'assurer

Le verbe *assurer* employé à la forme pronominale demande l'indicatif et non le subjonctif. Au lieu de dire « Assurez-vous que l'imprimante soit connectée à l'ordinateur », il faut dire « Assurez-vous que l'imprimante est connectée à l'ordinateur ».

sauver

On sauve une personne ou une chose qui est en danger. On ne peut pas « sauver du temps » ni « de l'argent ». On peut gagner du temps et on peut économiser ou épargner de l'argent. ■

Sources consultées

Bertrand, Guy. *Le français au micro*, http://www.radio-canada.ca/radio/francaisaumicro.

Bureau de la traduction. *Clefs du français pratique*, http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?lang=fra.

Forest, Constance, et Denise Boudreau. *Dictionnaire des anglicismes Le Colpron*, 4e éd., Beauchemin, 1999.

Guilloton, Noëlle, et Hélène Cajolet-Laganière. *Le français au bureau*, 6e éd., Les Publications du Québec, 2005.

Le nouveau petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Dictionnaires Le Robert-SEJER, 2007.

Le Robert & Collins, 9e éd., Dictionnaires Le Robert-SEJER; HarperCollins Publishers, 2010.

Office québécois de la langue française. *Banque de dépannage linguistique*, http://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bdl.html.

Villers, Marie-Éva de. *Multidictionnaire de la langue française*, 5e éd., Éditions Québec Amérique, 2009.

Glanure

Elle a déjà un institut et un lieu virtuel où se déployer. Mais voilà que la **twittérature** *pourrait bien se tailler une place sur les bancs d'école.*

Le Devoir, 16 juin 2011

À vous la parole

Ce texte est une réplique à l'article de Georges Farid intitulé « Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires? », paru dans le numéro du printemps 2011.

Racisme métalinguistique?

Je ne suis pas d'accord sur les conclusions de l'auteur, mais je suis (bien sûr) d'accord sur le sous-entendu : il faut lutter contre le racisme. Comme j'en ai été victime, je suis particulièrement sensible à cette question. J'ajouterai que je suis d'accord sur le caractère parfois arbitraire des marques dans les dictionnaires.

Grosso modo, l'idée centrale de l'article est que les dictionnaires sont complices du racisme en décrivant ses mots et leur contexte. Je montrerai notamment que censurer les dictionnaires est une idée non seulement inutile et arbitraire, mais encore nuisible dans la lutte contre le racisme.

Pourquoi pas tous les mots discriminatoires?

L'une des premières choses qui frappent en lisant cet article, c'est qu'on ne s'attaque qu'à la description du vocabulaire raciste. On peut se demander pourquoi, puisqu'il est question de discrimination, on n'aborderait pas aussi les injures fondées sur l'âge (*morveux, vieux schnock*, etc.), le sexe (*salope*), l'orientation sexuelle (*tapette, enculé*), le métier ou la condition sociale (*pute, cochon, pouilleux*), l'apparence physique (*planche à repasser, asperge, grosse torche*), les injures en général (*connard, con*), etc. Doit-on faire une hiérarchie dans la discrimination? L'homophobie et l'âgisme sont-ils moins importants que le racisme?

La marque d'usage est-elle donc inutile?

Au final, s'il fallait enlever tous les mots et sens péjoratifs des dictionnaires, on ne se retrouverait plus avec des ouvrages descriptifs, ce que *Le petit Robert* et *Le petit Larousse* prétendent être, mais avec des ouvrages normatifs. Il faudrait aussi envisager la possibilité de retirer tous les mots qui ont la marque « vulg. » (vulgaire), qui ne conviendraient plus très bien au nouvel objectif (normatif), et également tous les sens qui ont la marque « critiqué » (*dans le cadre de, être sûr et certain que*, etc.), car la marque d'usage ne serait apparemment pas suffisante pour placer un mot en contexte et justifier qu'on l'évite.

Pourquoi pas les gestes racistes aussi?

Si l'explication des *mots racistes* dans les dictionnaires est intolérable, l'explication du génocide, *geste raciste* suprême, que ce soit dans un musée, dans un documentaire ou dans un reportage, l'est-elle moins? On peut se demander s'il est pertinent de paraphraser l'article en affirmant que « les gestes racistes tomberont en désuétude si les conservateurs de musée, les documentaristes et les reporters ne perpétuent pas leur description servile ».

Comment les mots et les sens racistes apparaissent-ils?

Selon l'article, « [l]es injures racistes tomberont en désuétude si les lexicographes ne perpétuent pas leur consignation servile ». On voit ici qu'il y a une faille dans le raisonnement : en vérité, il y a d'abord le sentiment raciste, puis l'injure raciste, pas le contraire. On confond ici l'effet (l'injure raciste) et la cause (le sentiment raciste). C'est la véritable chronologie qui seule peut expliquer que « juif », terme qui désigne d'abord un peuple, ait ensuite acquis un sens péjoratif (personne âpre au gain). Or, le fait de censurer les mots racistes des dictionnaires ne changera rien à la hargne qu'on peut manifester ou non à l'endroit d'un groupe ethnique.

Et si les dictionnaires étaient les amis de la lutte antiraciste?

Se peut-il que les dictionnaires, tels qu'ils sont maintenant, puissent justement jouer un rôle dans la lutte contre le racisme? S'ils demeurent le reflet fidèle de notre société (descriptifs) plutôt que le reflet d'une langue idéale (normatifs), on pourra continuer de les citer pour prouver l'existence du racisme. On a là une sorte d'instrument de mesure. Au contraire, si on décide du jour au lendemain de censurer les mots racistes dans les dictionnaires, pourrait-on imaginer, ne serait-ce qu'un instant, que cela donnerait l'idée aux démagogues de prétendre que c'est une preuve irréfutable de la disparition ou d'une nette atténuation du racisme? Serait-ce courir le risque de donner des munitions aux racistes?

Don't shoot the messenger!

En anglais, on dit parfois « Don't shoot the messenger! » (Ne tirez pas sur le messager!), ce qui signifie qu'il ne faut pas confondre celui qui transmet le message avec son auteur. Se pourrait-il que tenir rigueur à un dictionnaire des mots et des citations racistes qu'il contient soit un peu comme en vouloir à son facteur d'avoir livré une lettre injurieuse? Toujours en anglais, on parle du « Persian messenger syndrome » (syndrome du messager perse). Car on prétend qu'en Perse, que ce soit véridique ou non, les messagers qui portaient de mauvaises nouvelles au roi étaient exécutés, confusion manifeste entre cause (mauvaise nouvelle) et effet (messager portant cette nouvelle).

L'indignation contre le racisme « part d'un bon naturel » (pour reprendre l'expression de La Fontaine), mais se peut-il que, dans la précipitation, ce soit un bouc émissaire qu'on cherche plutôt qu'un coupable? Se pourrait-il que le fait de vouloir censurer les dictionnaires participe lui-même du « Persian messenger syndrome »?

Le choix des exemples est-il juste?

Selon l'article, « [l]es injures racistes tomberont en désuétude si les lexicographes ne perpétuent pas leur consignation servile ». Or, de nombreux exemples utilisés pour illustrer les injures racistes sont déjà « désuets » (ou plutôt n'ont jamais été en usage) dans la version franco-canadienne du racisme. Au Canada, on trouve au rang des épithètes xénophobes connues « maudit Français », « bloke », « tête carrée », « sauvage » et « importé ». Plutôt que de citer ces exemples, l'article propose des termes qui sont pour beaucoup inconnus dans cette partie du monde (*youpin*, *crouille*, etc.). Comment expliquer que ces mots ne s'emploient pas au Québec, alors qu'ils sont pourtant présents dans les dictionnaires? Si la perpétuation des épithètes xénophobes est attribuable aux dictionnaires, comment expliquer que certaines en sont absentes (les injures franco-canadiennes ci-dessus)?

Les dictionnaires ont-ils autant d'influence qu'on le prétend?

Il faut sans doute relativiser l'influence qu'ont les dictionnaires sur la langue. Combien de barbarismes (formes absentes des ouvrages de référence) disparaîtraient si l'usage suivait aveuglément les dictionnaires sans prendre la moindre liberté? Si l'on collait à ce point à ce qui se trouve dans les dictionnaires, comment pourrait-on expliquer les fautes d'orthographe?

Les traducteurs sont-ils plus racistes que les autres?

Si, comme l'indique l'article, il y a un lien de cause à effet entre la présence d'une injure raciste dans les dictionnaires et son utilisation, il faudrait s'attendre à ce que les traducteurs soient parmi les plus racistes, eux qui sont si friands de dictionnaires, ou, du moins, à ce qu'ils soient plus susceptibles d'employer des mots racistes. Et vous, lecteurs de *L'Actualité langagière* et traducteurs, vous considérez-vous comme plus racistes que les autres?

Faut-il mettre Molière à l'index?

Faut-il interdire aux éditeurs de dictionnaires de décrire certaines particularités de la « langue de Molière »? Dans *L'avare*, l'auteur fait dire à Cléante : « Comment diable! Quel Juif, quel Arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre. » S'il faut forcer les éditeurs à censurer les dictionnaires, pourquoi pas les œuvres littéraires aussi? Où s'arrêtera-t-on? Qui décidera de ce qui constitue le bon goût? Devra-t-on s'attendre à des abus de la part des censeurs? Rappelons que parmi les auteurs dont l'Église catholique romaine a placé au moins une œuvre à l'index se trouvent Gide, Copernic, Diderot et Zola, pour n'en nommer que quelques-uns.

Senghor était-il raciste?

Si les dictionnaires sont racistes pour leur description métalinguistique du mot « nègre », que doit-on penser de Léopold Sédar Senghor et d'Aimé Césaire, qui ont inventé le concept de « négritude »? En créant ce mot à partir de « nègre », se montraient-ils racistes? Est-il raciste de donner « négritude » dans un dictionnaire ou encore son étymon (*nègre*)? C'est ce que fait l'Académie, dont Senghor a fait partie. Pierre Vallières était-il raciste quand il donnait à son livre le titre de *Nègres blancs d'Amérique* et mettait ainsi à l'avant-plan un mot raciste?

L'article « Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires? » est-il raciste?

Le petit Robert et *Le petit Larousse* expliquent les mots du racisme. Ils sont employés par les rédacteurs de ces dictionnaires de façon « métalinguistique », c'est-à-dire qu'on les définit en tâchant (« tâcher » est le mot clé) de les placer en contexte avec la marque d'usage appropriée. Si le fait de décrire les mots du racisme, même de façon métalinguistique, relève du racisme ou de la complicité dans le racisme, rappelons que l'article les emploie aussi de cette manière. D'ailleurs, c'est en le lisant que j'ai appris de nombreux mots racistes : *youpin* (Juif), *chleuh* (Allemand), *fridolin* (Allemand), *asiate* (Asiatique), *raton* (Maghrébin), *crouille* (Nord-Africain), etc. Et vous, combien de mots racistes cet article vous a-t-il fait connaître? Est-ce que c'est parce que vous les connaissez que vous les utiliserez?

Et si un jour les mots racistes disparaissaient?

Si un jour les mots racistes qu'on emploie aujourd'hui devaient disparaître des dictionnaires, que se passerait-il? On peut imaginer, tout simplement, que le jour où l'on ne dira plus « chinetoque » pour injurier un Chinois, c'est qu'on aura trouvé quelque chose d'autre. À moins, peut-être, qu'au lieu de lutter contre les dictionnaires, on commence à lutter contre le racisme lui-même.

Hugo Lafrance, Montréal ■

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Rédacteur en chef adjoint/Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/Review Committee
Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frèdelin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solís

Conception graphique/Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler? Un article à proposer? Communiquez avec le rédacteur en chef, à jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou par télécopieur, au 819-953-8443.

Do you have any questions or comments? Would you like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can also reach him by telephone at 819-956-8473 or by fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagière[illegible] les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ils sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2011

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2011

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada.
btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Nos collaborateurs
Our Contributors

Marjorie Beauchamp est terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Ses domaines de travail : le militaire et la technologie de l'information. / ***Marjorie Beauchamp*** is a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She works in the military and information technology fields.

Louise Carrier est traductrice, réviseure et rédactrice, à la pige. En février 2011, elle a réussi l'examen d'agrément annuel de la Société québécoise de la rédaction professionnelle et porte désormais avec fierté le titre de rédactrice agréée. / ***Louise Carrier*** is a freelance translator, reviser and writer. In February 2011, she successfully completed the annual certification exam given by the Société québécoise de la rédaction professionnelle and now proudly claims the title of certified writer.

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur ou coauteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. Ses champs de recherche sont l'histoire et l'enseignement de la traduction. / ***Jean Delisle***, C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author or co-author of some 20 books, which have been translated into about 15 languages. His research areas are the history and teaching of translation.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / ***Jacques Desrosiers***, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Marise Guay est langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction. Elle contribue au Portail linguistique du Canada et aux outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®*. / ***Marise Guay*** is a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services. She contributes to the Language Portal of Canada and the *TERMIUM Plus®* writing tools.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels. / ***André Guyon*** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop software.

Frèdelin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, ***Frèdelin Leroux fils*** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / ***Barbara McClintock***, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseure du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans. Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Irma Nunan, terminologue à la Divison des sciences humaines du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée d'enrichir le contenu espagnol de *TERMIUM Plus®*. / ***Irma Nunan*** is a terminologist on the Translation Bureau's Human Sciences Division team responsible for updating the Spanish component of *TERMIUM Plus®*.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / Vancouvéroise, ***Frances Peck*** est rédactrice et réviseure. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, ***André Racicot*** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Doris Tautu has a diploma in Inuktitut interpretation and translation from the Nunavut Arctic College. She was a translator for the Government of Nunavut from 2005 to 2010. In 2011, she accepted a terminologist position with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. / ***Doris Tautu*** détient un diplôme en interprétation et en traduction du Collège de l'Arctique du Nunavut. De 2005 à 2010, elle a été traductrice au gouvernement du Nunavut. En 2011, elle est devenue terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®* et du Portail linguistique du Canada. / ***Fanny Vittecoq***, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus®* and the Language Portal of Canada.

ABONNEMENT PAPIER (S52-4/8-3)

Au numéro

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (S52-4/8-3)

Per issue

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

L'ACTUALITÉ langagière
Language UPDATE

***L'Actualité langagière*, c'est**

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995/1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779/1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

***Language Update* is**

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995/1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779/1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca